

UFR Sciences Humaines Cliniques
Université Paris Diderot Paris 7
26 rue de Paradis
75480 Paris Cedex 10

Mémoire de Master 1
Nicolas Vallée
Etudiant n°20703437
Vallico@hotmail.fr

« Bouddhisme zen, martialité et psychanalyse »

Mémoire sous la direction de Messieurs :

Jean-Paul Mouras président du jury
Patrick Guyomard co-président du jury

« Bouddhisme zen, martialité et psychanalyse »



1

¹ L'esprit « Mushin ».

- « La recherche du sens a déjà été pratiquée, par exemple par certains maîtres Bouddhistes, avec la technique zen. Le maître interrompt le silence par n'importe quoi, un sarcasme, un coup de pied. Il appartient aux élèves eux-mêmes de chercher la réponse à leurs propres questions dans l'étude des textes; le maître n'enseigne pas *ex cathedra* une science toute faite mais il apporte cette réponse quand les élèves sont sur le point de la trouver ». ²

- « Tout phénomène n'est constatable que s'il est constaté ». ³

- « Et c'est bien là qu'est toute la différence. C'est que quand on écrit, on peut bien toucher au Réel, mais pas au vrai. » ⁴

Introduction

L'une des discussions proposées par cette 'exposition' sera de questionner, par trois différents registres, les manifestations de l'inconscient. Mais aussi, dans cette perceptive des communications des inconscients, de tenter le rapprochement entre spiritualité occidentale et orientale, et ce afin, entre autres choses, d'approcher la réponse à cette question insondable: « la psychanalyse est elle une science, est elle un art ? Et si oui, quelle science, ou, peut-être même, et, quel art ? »

Je m'appuierai lors de cette démonstration de l'Un-décible, sur différentes théories, différents textes, psychanalytiques ou non, articulant les ensembles de ces hypothèses d'après les axes d'élaborations laissés par Jacques Lacan.

Ainsi pour articuler d'une façon la moins intuitive possible l'énigme inconsciente, il me faut pourtant y faire avec cette frontière d'obligation de l'interprétation des manifestations inconscientes. Le problème étant que d'emblée l'énigme se dédouble. Car si l'on sait où commence l'explicite de l'énoncé, on ne sait pas où s'arrête son implicite. Un pensé de l'esprit doit aussi faire avec son propre énoncé et, en plus de la logique dialectique, celui-ci ne se forme que de l'imaginaire dont, comme nous l'énonce le juste dit de Lacan, on ne peut se défaire :

« L'équivoque, ça n'est pas le sens. Le sens, c'est ce par quoi répond quelque chose, qui est autre que le Symbolique, et ce quelque chose, il n'y a pas moyen de le supporter autrement que de l'Imaginaire. Mais, qu'est-ce que c'est que l'Imaginaire? Est-ce que même, ça existe? Puisque, vous soufflez dessus, rien que de prononcer ce terme d'Imaginaire, il y a quelque chose qui fait que l'être parlant se démontre voué à la débilité mentale. Et ceci résulte de la seule notion d'Imaginaire, en tant que le départ de celle-ci est la référence au corps et au fait que sa représentation, je veux dire tout ce qui pour lui se représente, n'est que le reflet de son organisme. C'est la moindre des suppositions qu'implique le corps ». ⁵

² Jacques Lacan in « Écrits techniques », p 42. Séminaire 1953/54. Leçon I, 18 novembre 1953. (Publication hors commerce. Document de l'Association freudienne internationale).

³ Nicolas Vallée in « Bouddhisme zen, martialité et psychanalyse ».

⁴ Jacques Lacan, Le Sinthome leçon VI du 10 février 1976.

⁵ R.S.I, leçon I du 10 décembre 1974. (Publication hors commerce. Document de l'Association freudienne internationale)

C'est ainsi. Et même si les choses sous leurs aspects multiples ne sont qu'unicité, il nous faut faire avec *le grand véhicule* de nos raisons. C'est pourquoi le corps aura lui aussi son mot à dire lors de ma discussion. Le corps non comme donnée simple, mais comme métadonnée qui, en prolongeant l'homophonie de 'méthadone' peut-être entendu comme une addiction de l'esprit au corps.

Là où la médecine, l'étude occidentale des corps, diffracte, atomise le corporel pour le rendre acceptable, l'Orient, l'Asie, fait se ressouvenir le corps de l'univers qui l'a engendré, sorte de mémoire mythologique de l'origine par la métonymie.

Ainsi donc, dans la première partie de cette exposé consacrée aux liens entre psychanalyses et bouddhismes zens, et compte tenue des connaissances dont j'ai disposé, j'ai cherché, en plus du parallélisme avec la praxis psychanalytique, à dégager ce qui m'est apparu comme fondamentalement structurant pour un sujet dans sa relation à la loi, dans cette identification à un surmoi 'autrement figuré' par la pratique du Zen.

De même dans la deuxième partie consacrée à l'art de la guerre en Asie, et toujours dans ce même parallélisme à la discipline psychanalytique, il ne sera pas question de dégager quelques 'identités psychiques types' propres aux pratiquants, ceci entrant par trop dans une étude psychosociologique ou ethno-psychanalytique. Mais d'entrevoir comment, ici aussi, la figure surmoïque pouvait prendre place, sous différents aspects théoriques, dans l'agencement inconscient du développement de chacun des pratiquants.

Enfin, la troisième partie sera une sorte de transition des deux premiers chapitres vers les théories psychanalytiques, avec pour perspective de dire ce que cette hypothèse a de congruent avec les deux premiers chapitres, qu'elles en sont ses innovations, si elles existent, et invitera le lecteur à la quatrième partie, cette dernière de façon conclusive soumettant à un réexamen de la chose analytique mais de façon quaternaire et selon la dernière position théorique de Jacques Lacan figuré par la topologie qu'il a laissé.

De plus, d'après ces trois exemples qui justifient par leurs nombres de mon choix théorique, c'est toute la question de ce qui se cache derrière le terme indifférenciable de 'vérité' que je m'engage à interroger. Ce terme étant de toutes les époques et de toutes les convictions, il doit donc désigner une assignation subjective partageable, l' "χ", dénominateur commun à l'équation partagée. En somme, ce qui peut apparaître comme phénomène *in extenso* à un individu se doit d'être remis en question par d'autres individus afin que de cette diffraction du recoupement puisse se déterminer l'invariance des attributs.

Car c'est bien à partir de la conviction, de la certitude que la situation dite réelle correspond à 'la vérité' (cette notion de vérité se retrouvant dans toutes philosophies, dans toutes pensées, dans toutes 'structures de logiques'), que ce déclenche l'effectivité d'une action. C'est donc la vérité du sujet inconscient qu'il nous faut rechercher. C'est le passage, par un élément ou plutôt une combinaison d'éléments, de ce qui peut se qualifier de potentialité de l'acte, de l'action, nommée comme telle dans les neurosciences, ce passage par l'acte sur le réel, dans la motricité physique, qui est *terra incognita*.

Même si cette constatation ne constitue pas là indice de folie ou de la saine raison et repose à nouveau les frontières de celles-ci (ou toutes folies seraient reconnaissables à ses actions). Or il existe l'acte de la prise ou de la non prise de parole, qui est aussi acte du non acté et qui constitue surtout les premiers indices évaluables de la lisibilité psychique.

Enfin, pour clore cette introduction, il m'a semblé que les écrits d'un philosophe comme Hans-Georg Gadamer ont su traduire avec beaucoup de finesse cette nécessité, et cette obligation, de réélaborer l'historique à chaque nouvelle génération. On pourrait affirmer que l'histoire exacte n'a jamais existé, mais que s'il est possible d'approcher la vérité universelle, c'est toujours par le renouveau vivant de sa lecture :

« L'expérience de la transmission historique du passé dépasse fondamentalement ce qui, en elle, est objet possible d'investigation. Elle n'est pas vraie – ou non vraie – dans le sens seulement sur lequel la critique historique a compétence pour décider. Elle ne cesse de communiquer une vérité à laquelle il importe de participer. »⁶

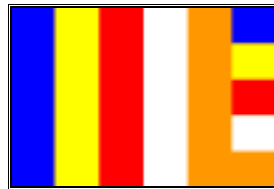
Aussi, dans ce déroulement de problématiques, il me faut partir de la source de l'interprétation des phénomènes, des convictions, de l'ordre de ce qui se qualifie d'animique. Mais, comme je l'exposerai plus avant, l'être humain peut-il sortir de cette logique animique ? Car ce qui paraît d'hier comme pensées magiques, sera remplacé demain par les élaborations d'aujourd'hui...

⁶ Hans-Georg Gadamer in « Vérité et méthode ». Ed. Seuil, p.13, 1996.

Chapitre I

« Pour l'Occident 'oui' est 'oui', 'non' est 'non'. Jamais 'oui' ne peut être 'non' et vice versa. Pour l'Orient le 'oui' glisse vers le 'non' et le 'non' vers le 'oui'(...). L'Occident, quand il en vient à constater ce fait, élabore le genre de concept connu en physique comme complémentaire ou, s'il ne parvient pas expliciter certain phénomène physique, comme principe d'incertitude. Cependant, (...) il ne parvient pas à circonvier les faits de l'existence. (...) Le christianisme, religion de l'Occident, parle du Verbe, du mot, de la chair, de l'incarnation et d'une orageuse temporalité. La religion de l'Orient lutte pour la désincarnation, est désincarnation. Le silence est grondant comme le tonnerre. Le Mot est non-Mot, la chair non-chair, ici et maintenant pareils au vide (sunyata) et à l'infini. »⁷

Chapitre I Bouddhisme Zen



'*Mushin*' (voir note1). Ou, selon la traduction la moins élaborée, l'esprit vide. Terme qui désigne non pas un esprit simple, mais un esprit libéré de toutes pensées qui, en des circonstances d'études, ne seraient que parasitismes à l'élaboration d'un Tout avec le corpus. Cet état ou ce non état, n'est pas, et j'y reviendrai durant mon développement, sans confronter le sujet en le renvoyant à lui, à ses perturbations psychiques, à sa structure, à ses manques d'élaborations, qui feront obstacle à ce que je qualifierais 'd'éveil' dans son travail de mise en perceptive du réel. Comme durant une méditation ou une association libre en séance d'analyse, s'il est un but qui prime, c'est le détachement de la volonté consciente.

Mais l'apprentissage du détachement ne se fait pas sans détours. Puisque c'est de la volonté consciente dont il faut se détacher ce n'est donc pas par la volonté consciente qu'il faut en passer :

« Maître Nyanaponika Thera dans « Sapitthana, le cœur de la méditation bouddhiste » : L'enseignement court et simple, mais répété, de la nature des sensations venant de naître aura une influence plus grande sur la vie émotive qu'une contre-pression émotive ou rationnelle au moyen de l'éloge, de la dépréciation de la condamnation ou de la persuasion. »⁸

⁷ D.T. Suzuki, Erich Fromm, Richard de Martino in «Bouddhisme Zen et psychanalyse», p.16, éd. Puf, 1986.

⁸ Cité par Nina Coltart in «Bouddhisme et psychanalyse», p.48. Éd. Payot, 2005.

Tout comme dans la répétition des séances, la présence d'un autre, investi de conviction par le sujet désirant, soutient l'effort que le disciple doit produire. C'est le désir de dire à l'Autre, d'entendre une écoute, qui crée la condition d'une introspection. Cette 'connexion', ne fut-elle que fantasmée, produit l'énergie de la recherche, en légitime la raison même. Hors celui supposé maître, se soutient, lui, par sa distance. Et selon des modalités qui ne sont pas sans évoquer certaines scansion, le maître zen produit l'anomalie dans l'appareil à certitude du disciple. Il déconstruit à chaque rencontre la volonté du bien faire, l'idée même de le vouloir le satisfaire par un juste dire.⁹

Erich Fromm parle d'affranchissement du sujet à ses valeurs sociales du langage, de sa logique, et du contenu, pour atteindre ses propres éprouvés et enfin la signification de l'humanité dans sa totalité. « *Parfois aussi l'homme refoulé au lieu d'expérimenter choses et gens, expérimente par cérébralisation. Il est dans l'illusion d'être en contact avec le monde. En réalité, il n'est en contact qu'avec des mots* ». ¹⁰

Daisetz Teitaro Suzuki évoque lui, au travers de la vie des samourais, certaines facultés qu'un esprit aiguisé à l'art de la mort peut acquérir après nombres d'années, et en ces temps reculés, dans ses luttes qui engagent la vie même du sujet. Mais il ne va pas jusqu'à l'hypothèse théorique qui sous-tendrait de telles capacités.¹¹

Il s'agit pourtant de l'une des hypothèses que j'essayerai, à travers les chapitres, de mener à bien: Qu'est-ce qui est aux fondations de l'intersubjectivité telle qu'On se plaît à la nommer ? A quoi aboutit le sujet parvenu jusqu'aux limites de la non volonté ? Pour Suzuki c'est la notion d'éveil, celui de *satori*, d'illumination, qui fait foi. Mais d'éveil à quoi ? Quelle est cette dimension qui se cacherait en se montrant à la vue ?

⁹ « *La méthode 'd'enseignement' du Zen est d'acculer le disciple. Le koan lui interdit toute échappatoire intellectuelle. Le koan [sorte de problème, question, défi ou sommation, présenté par le maître] ressemble à une barrière qui empêche toute fuite éventuelle. L'analyste fait – ou devrait faire – quelque chose de semblable. Il doit éviter d'alimenter le patient en interprétation et commentaires, dont l'unique résultat serait d'empêcher le patient d'accomplir ce saut de la réflexion à l'expérience qu'il ne peut accomplir que par lui-même. L'analyste doit, au contraire, écarter l'une après l'autre toute tentative de rationalisation, toute béquille, jusqu'au moment où le patient ne parviendra plus à se dérober et, forcé de percer à travers les fictions qui lui encombrent l'esprit, débouchera enfin dans l'expérience de la réalité, c'est-à-dire, deviendra conscient de ce dont il n'était pas conscient auparavant. Le processus ne se déroule pas sans nombre d'angoisses, et ces angoisses cette percée à travers les fictions s'il n'y avait pas présence rassurante de l'analyste. Mais cette sécurité provient du 'fait d'être là', et non pas de paroles qui ne réussiraient qu'à paralyser cette expérience que le patient seul est à même d'expérimenter* ».

D.T. Suzuki, Erich Fromm, Richard de Martino in «Bouddhisme Zen et psychanalyse », p.142. Éd. Puf, 1986.

¹⁰ Ibid.p.143.

¹¹ « *Durant cette époque féodale, dans la vie quotidienne un samourai devait être capable de faire front à tout péril imprévu qui pouvait survenir. Il semble que cette faculté de pressentir un ennemi caché se soit très efficacement développée. Même endormi, un samourai se trouvait prêt à affronter un événement dangereux. Nous ne savons s'il s'agit ici d'un sixième sens ou d'une forme de télépathie. L'escrimeur serait alors un sujet d'étude pour la parapsychologie.* » Ibid,p. 26.

Malgré les critiques que l'on peut adresser aux réflexions de Suzuki, celui-ci tente ce rapprochement, qui peut paraître hasardeux, entre les termes d'inconscient psychanalytique et inconscient au sens du bouddhisme zen tel que lui le conçoit. Il en résulte une émulsion aux allures ésotériques, qu'il ne semble d'ailleurs pas nier, et qui apparaît comme un prolongement de l'au-delà de l'être dans une dimension presque Heideggérienne de l'esprit.¹²

*« Pour autant qu'on en puisse juger, le Zen n'est pas plus difficile à concevoir pour un Européen qu'Héraclite, Maître Eckart ou Heidegger. La difficulté réside dans l'effort démesuré que réclame l'obtention du satori. Effort plus grand que ce que la plupart des hommes sont désireux de faire et c'est pourquoi le satori est rare même au Japon. »*¹³

Le problème que pose l'exemple pris de la philosophie occidentale est qu'elle s'énonce selon une allégorie, une métaphore depuis l'implicite de l'énonciateur. La philosophie Orientale, Zen, part du sujet énonçant comme métonymie de l'universel. Elle ne peut se déduire sans l'être qui l'énumère en s'énonçant et ne prêtant qu'une limite à l'espace, celles de l'être qui cherche à définir les siennes. Aussi ces deux philologies, en se superposant engendrent une nouvelle dimension de l'être parlant.

Donc, les efforts produits pour atteindre le *satori*, les efforts produits pour la finitude d'une analyse personnelle, ne sont-ils pas sous le joug de deux facteurs : les premières hystérisations épistémophiliques, compensées par l'obsessionnalité canalisante qui en résulte ? Ainsi c'est bien le quantum de stimulation de la libido lors des premiers investissements narcissiques qui fait la rareté des individus qui se soumettons à l'épreuve d'un savoir inatteignable dans sa totalité. Mais aussi la possibilité qu'a pu offrir l'environnement à ce même individu de se défendre de la submersion de l'excès d'excitation qui fut pourtant l'origine de ses cogitations.

Erich Fromm évoque lui aussi, dans la continuité de Suzuki, le *Satori* selon l'affirmation d'un maître Zen: *« Avant que je n'atteigne à l'illumination, les rivières étaient des rivières et les montagnes, des montagnes. Au début de mon entendement, les rivières n'étaient plus des rivières, les montagnes n'étaient plus des montagnes. Et maintenant, illuminé, les rivières sont à nous des rivières, les montagnes, des montagnes. »*¹⁴

Doit-on voir dans la première transformation la marque d'une quelconque décompensation psychotique, d'un signe d'omnipotence selon nos critères d'occidentaux psychologisant ? S'agit-il de bouffées délirantes, selon les mêmes critères ? D'une décompression névrotique, aux frontières limites ? D'une sorte de psychose blanche ou à bas bruit ? D'une décompensation névrotique ?

¹² « Le savant tue, mais l'artiste tente de recréer, car il sait que la réalité ne peut s'atteindre par la dissection. C'est pourquoi il tire sa création de son inconscient, et si, en toute vérité et sincérité, son inconscient s'identifie à l'Inconscient Cosmique, sa création sera authentique. Il aura réellement créé quelque chose. Son œuvre n'aura rien copié. Elle existera par elle-même. La fleur qu'il aura peinte parce qu'elle aura jailli de son inconscient sera une fleur nouvelle et non une imitation de la nature. » Ibid., p.19.

¹³ Ibid p.128.

¹⁴ Ibid,p.132.

Toutes ces questions rejoignent l'interrogation de Lacan, articulation sur laquelle je reviendrai plus en détail: « *La question, qui vaut la peine d'être posée, est celle-ci : à partir - c'est comme ça que je m'exprime [je souligne le sujet s'énonçant]- à partir de quand est-on fou?...* »¹⁵

En somme le sujet 'pas que fou' après s'être plaint à lui-même va trouver le maître, ce sujet supposé du savoir. Comme l'a souligné Lacan « le réel c'est ce qui fait problème » et ce réel qui cause son problème, parfois jusqu'à la phobie de celui-ci, doit être dépassé dans son incorporation par le sujet. De cette phase, le disciple peut ne jamais revenir, c'est là, sans doute la distance entre névrose et psychose (et non entre folie et raison), mais si il en revient alors le réel n'est plus l'Autre, il est l'Un. Car ne nous y trompons pas, le premier grand Autre c'est le réel. A son origine, l'Autre n'est perceptible que comme le réel. L'Autre non comme le réel en soi, mais comme réel de

soi. En d'autres termes l'inclusion que signifie Lacan par¹⁶: \subset (non égal au signe $<$)

introduit le sujet à ce que I ne soit ni supérieur, ni inférieur à l'ensemble noté E, mais égal à lui.

D'après l'exemple cité, dans un premier temps le sujet 's'évoque' dans les éléments de la nature, de même nature que lui, il se projette malgré lui dans l'évocation et la constitution des rivières, des montagnes, en plaquant ce qui fait l'intime de son être dont il subit alors les charges émotionnelles. Puis, par le travail, là, de la méditation et de l'étude des textes, il atteint une autre implication, il devient les éléments, il est la rivière, il est la montagne. Il n'est plus séparable dans ce qu'il perçoit à ce qu'il ressent. Enfin, s'il parvient à revenir de lui et à se clore comme entité distincte mais pourtant non séparée de son univers, il admet le monde tel qu'il est. Il en admet, sans plus se subir, les possibilités de l'espace et du temps. Il devient alors opportunités, possibilités, réalisations. Il devient un espace du temps.

Le maître, ou la maîtrise relative d'un domaine, renvoie aux dires du disant, de l'énonciateur, à l'énoncé même du sujet s'énonçant pour qu'advienne l'acceptation du réel de celui-ci. C'est en se confrontant et en en cernant les contours, que le sujet inscrit sa structure dans l'ordre matriciel de celui du réel. L'énigme étant de connaître 'La structure'. De savoir si le réel n'est pas que pure neutralité matricielle ou s'il comporte une structure prédéfinie qui influencerait l'existence du sujet. Car outre le 1^{er} sujet/objet 'Matriciant', l'ensemble de chaque structure humaine se déploie sur un champ à la structure non encore définie. Et c'est bien la Tout, 'L'objet' de la science.

Mais ce que la science veut définir c'est aussi sa propre définition puisque sa formule dépend de son formulateur, donc d'un ressenti philologique du scientifique. Mais le réel était-il objet de recherche de la psychanalyse ? Oui, par obligation, elle ne peut pas ne pas le considérer, son savoir étant, comme toute chose, posé dessus.

¹⁵ Jacques Lacan [à propos de James Joyce], Le Sinthome leçon VI du 10 février 1976. Publication hors commerce. Document interne à l'Association Freudienne.

¹⁶ Jacques Lacan, R.S.I leçon I du 10 décembre 1974. (Publication hors commerce. Document de l'Association freudienne internationale).

Je suppose, en effet, le réel comme surface de projection.

Cette distinction du réel, n'est pas simple détail, elle change et permet de dissocier l'articulation théorique de la subjectivité. En établissant le réel comme élément, il est alors possible de manipuler et modéliser plus facilement l'ensemble des autres éléments. Comment envisager une expérience de laborantin sans s'y figurer une paillasse ? Comment penser une étude sans en penser la feuille où elle s'y inscrit ?

Mais, toujours dans sa même radicalité Suzuki nous donne à entendre ce qui, pour lui, fait essence de la science : « *Toute science est centrifuge, extrovertie. Elle traite 'objectivement' la matière dont elle fait son étude. La position adoptée par la science est d'éloigner d'elle-même l'objet de son étude, de ne jamais tenter de s'identifier à lui.* »¹⁷

Alors quel lien peut être fait entre la démarche analytique et celle du zen ?

Là aussi Erich Fromm propose dans son argumentation une autre piste de réflexion intéressante.¹⁸ Depuis l'avènement de la psychanalyse les demandes des patients de Freud ne sont plus, en majeure partie, celles des patients d'aujourd'hui. Il s'agit, pour l'époque du XXI^{ème} siècle, de resituer l'implication psychanalytique dans un contexte qui du même ordre n'est plus, pour la plus grande partie des patients, celle des premières grandes manifestations somatoforme Freudienne, mais celles de réelles difficultés à l'ek-sister. Un futur analysant consultera d'avantage pour son handicapé à trouver sa juste place dans ces dits-mentions.

En outre, la demande analytique de la bourgeoisie viennoise de la fin du XIX^{ème} siècle était beaucoup plus introspective, plus philosophique, que les demandes des analysants du XXI^{ème} qui seraient elles tournées vers l'extérieur, vers une difficulté à se reconnaître dans l'environnement.

« *Un homme qui a atteint le niveau de la créativité n'est plus avide. En même temps il a également surmonté sa superbe, ses illusions d'omniscience et d'omnipotence, il est humble et se voit tel qu'il est. Analyse et Zen transcendent tous deux l'éthique et cependant leur but ne peut être atteint sans qu'une transformation d'ordre éthique n'ait lieu.* »¹⁹

C'est ainsi que la spiritualité orientale semble se lier d'obligation avec notre philosophie occidentale dans une quête de sens qui laisse à se pourvoir. Mais se repose de nouveau cette question de spatialité. Selon quels critères établir la juste place subjective d'un individu d'après un monde qui n'a à se justifier d'aucune de ses raisons ?

¹⁷ Ibid.p.29.

¹⁸ Ibid.p.94/95.

¹⁹ Ibid.p.139.

« Les psychanalystes ont découvert dans le bouddhisme un discours tout autre que le leur qui, sans faire aucune promesse de salut, porte néanmoins comme lui attention à l'expérience humaine. Cette attention débouche sur la dénonciation de ce qui la recouvre, c'est-à-dire un ensemble de croyances nous faisant prendre pour réel ce qui nous arrangerait. La croyance en l'existence d'un moi stable, d'un dieu extérieur à soi, de l'éternité de notre conscience, en sont quelques exemples. Sous prétexte de nous rassurer, elles nous enferment dans un monde faux. (...) Pour le bouddhisme, l'obstacle principal à l'éveil est l'ignorance, celle de ce que nous sommes, de notre situation, qui sape notre intelligence à sa base.»²⁰

Erich Fromm souligne un autre aspect important partagé à la fois et par le maître et l'élève, et par l'analyste et l'analysant : « Il [le maître zen] n'a pas appelé à lui le disciple, et ne lui a pas interdit de le quitter. (...) Personne d'entre nous ne peut sauver l'âme d'un autre. Il faut se sauver soi-même ».²¹ Cette affirmation ne se joint-elle pas à la formulation couramment utilisée en analyse : « On ne peut pas aider ceux qui ne veulent pas être aidés » ?

Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas d'intervention passive, ne serait-ce qu'en s'identifiant auprès de la demande du sujet. Mais aucun, ni maître zen, ni analyste, ne devancera ni n'interviendra pour que le pas soit franchi par le disciple vers la discipline. Sinon de guide il deviendrait gourou. Le gourou guide vers sa vérité, l'analyste ou le maître vers celle du sujet. C'est du moins le principal travail auquel doivent s'employer 'ces sujets supposés d'un savoir'.

Dans cette continuité Fromm nous indique sa voie : « Le bien-être est l'état de celui qui est arrivé au plein développement de sa raison [je souligne]. Raison, ici, n'est pas pris dans le sens d'un simple jugement intellectuel, mais dans celui de la réalité appréhendée en 'laissant les choses être' (selon les termes de Heidegger) ce qu'elles sont.»²² « Celui qui s'éveille prend une attitude ouverte et de disponibilité au monde. Il le peut, car il a renoncé à se posséder lui-même comme un objet et par cela s'est fait vide, apte à recevoir.»²³

De nouveau, une nouvelle similitude jaillit de cette dimension de mise à l'épreuve. Les premiers maîtres Zen usaient de questionnements qui, n'étant pas encore normalisés, étaient nommés *mondô* (*wen-ta* en chinois). On leur suppose un koan naturel, spontané. Comme Freud, bien qu'inspirés par leurs précédents, ils ont du créer leur discipline de eux seul, dans une sorte d'auto-analyse.

Cette remarque sur la vérité particulière qu'incarne un sujet, vérité qui serait propre entre toutes les autres à répondre aux interrogations, aux manques de tous les (petits) autres, sera reprise tout au long des chapitres suivants. Mais il est d'emblée notable que la question des origines semble se perdre au-delà des premières traces écrites. Avant eux il en eu d'autres qui n'ont laissé leurs traces que dans ce que Lacan nomma : « les enregistrements sur cervelles ».

²⁰ Nina Coltart in « Bouddhisme et psychanalyse », p.71. Éd. Payot, 2005.

²¹ D.T. Suzuki, Erich Fromm, Richard de Martino in « Bouddhisme Zen et psychanalyse », p.140. Éd. Puf, 1986.

²² Ibid.p.102.

²³ Ibid.p.129.

Ainsi, tout laisse à penser que plus la société humaine en se 'scientifisant' — en faisant reculer la part non normalisable, non reproductible à l'échelle de la masse croissante de sa population, en faisant reculer ce qui constituait le socle de savoirs empiriques — plus elle a contribué à l'émergence de cette nouvelle forme de chamanisme occidental qu'est la psychanalyse. Et celle-ci a pu, en se drapant du mot de science, rester invisible, garantissant la part de mystère indispensable aux effets de sa présence. « *En termes fonctionnels (...) : un relâchement du degré de refoulement et, ainsi, d'une réduction de la distorsion parataxique des projections et de la cérébralisation de la réalité.* »²⁴

Le psychanalyste, Bodhisattva occidentale ? :

J'ose ici pour conclure ce chapitre faire une comparaison à laquelle la plupart des psychanalystes ne souscriraient sans doute pas.

Avant d'atteindre le nirvana, aboutissement de la méditation zen et de ce fait avant de devenir Bouddha, il existe un degré de sagesse appelé Bodhisattva. Contrairement aux Bouddhas les Bodhisattvas n'auraient pas réussi à se détacher de leurs existences terrestre et parcourraient le monde pour qu'enfin tous les êtres soient éveillés, cassant ainsi le cycle des réincarnations. Analysé différemment il est possible d'y voir la place du 'saint' désigné comme tel par Lacan à propos de l'analyste. Même si les objectifs des analystes non pas les mêmes prétentions que celles de Freud qui, selon Jung, aurait confié à ses compagnons sur le navire qui les conduisait vers les Amériques qu'ils leur apportaient la peste. Nous pouvons penser que la plupart des analystes, ayant eux aussi connu les bienfaits de l'analyse, souhaiteraient que de par le monde cette pratique se diffuse dans l'intérêt de l'humanité.

« *Un bouddhiste dit un jour : Nier que ce Je est un Je est un mensonge ; Car s'il ne l'était pas, je voudrais bien savoir quelle est cette chose qui déclare : 'Je n'est pas Je'.* »²⁵

²⁴ Ibid.p.147.

²⁵ Cité par Nina Coltart in «Bouddhisme et psychanalyse», p.61. Éd. Payot, 2005.

Chapitre II

*« Dans l'Eglise - nous pouvons avantageusement prendre pour modèle l'Eglise catholique - prévaut, comme dans l'Armée, aussi distinctes qu'elles puissent être par ailleurs l'une de l'autre, le même mirage (illusion) qu'un chef suprême est là - dans l'Eglise catholique le Christ, dans la force armée le commandant en chef - qui aime tous les individus de la masse d'un égal amour. A cette illusion tout est suspendu ; si on la laissait s'effondrer, l'Eglise comme l'Armée se dissocieraient aussitôt, dans la mesure où la contrainte externe le permettrait. ».*²⁶

Chapitre II Martialité



Il ne va pas s'agir dans ce chapitre de décrire la totalité des principes des arts martiaux, domaine beaucoup trop vaste à couvrir tant par la diversité ethnique de leurs origines que par l'étendue de leurs ritualisations. Les arts dits de la martialité recouvrent en effet tous les continents et il ne s'y retrouve ni les mêmes protocoles d'étude, ni les mêmes réflexions ou mêmes objectifs de spiritualité, bien que pour le plus une grande partie d'entre eux l'acquisition de l'élévation des esprits passe par la contrainte d'une morpho-logique systémique.

Je ne tenterai dans ce bref aperçu de ne m'appuyer que sur deux d'entre tous les autres, le taïchi chuan et principalement l'aïkido. Le premier servant de contre point au second.

Comme j'entends articuler mon énoncé selon divers angles analytiques, mais, de façon principale, selon l'hypothèse théorique de la logique du discours de Lacan, il me faut donc planter un cadre de circonstances à cette logique du lien à l'idée. Je m'intéresserai dans un premier temps à ce que l'oralité engage de raison dans la hiérarchie des disciples. Puis, dans un second temps, à la place des corps et à ce que cette place peut susciter chez le pratiquant à travers toute la ritualisation.

²⁶ Freud in « Psychologie des masses et analyse du moi », Ed. Puf œuvre complète volume XVI p.32.

Une discipline aux règles mimétiques :

L'une des règles princeps et pourtant règles tacites est de ne jamais contredire la parole des gradés, même si celle-ci se perd en inexactitudes. C'est bien là la reconnaissance de la vérité de l'obsessionnalité par la soumission à sa propre règle : l'autre est une parcelle de soi qu'il faut apprendre à respecter même dans son incomplétude.

« Le névrosé, comme quiconque, expulse des représentations-perceptions primaires, en se soumettant à la loi d'une langue. Ainsi le babil de l'enfant se structure en langue par l'expulsion d'un certain nombre d'assemblages phonémiques qui ne constituent pas des mots, même pas de ces mots-secrets (pour parodier le 'nom-secret' qu'étudie Leclaire) qui, eux, seraient inscrits dans l'inconscient ; progressivement l'enfant va perdre des possibilités de prononciation phonématique, dont certaines ne feront retour qu'à travers les langues étrangères qui ont pu les accepter. [Je souligne ce point]. Apprendre à parler, c'est, ainsi, avoir réussi à produire phonétiquement des mots, mais aussi avoir éliminé, aboli, retranché de la langue, d'autres possibilités de concaténations.»²⁷

Or dans les disciplines martiales pratiquées en Occident, il y'a ce reste de mystère pour ces étranges commandements étrangers. Il n'y a pas d'affirmation possible de l'intrication inconsciente des phonèmes de Lalangue à ceux de cette langue, mais chaque phase de travail est ponctuée par ce martèlement de syllabes rétrocedées par le père. Le père ici, par une langue que bien souvent il ne maîtrise pas mais qui lui a été transmise par ses pairs, se donne l'assurance d'une juste transmission par la parole d'un Autre. Le ou les maîtres assènent aux disciples la valeur de leurs normes, ceux-ci ne pouvant que s'identifier d'avantage à la voix du maître qui n'invente pas une langue, et c'est un paradoxe notable, sans pour autant en connaître l'essence courante. Il y a en effet nombres de phonèmes concordants entre la langue japonaise et française.

« Le Symbolique, c'est certain, tourne en rond, et il ne consiste que dans le trou qu'il fait. Alors tout ce qu'on a dit de l'instinct, ça ne veut dire que ceci, c'est qu'il a fallu qu'on aille à du Réel, à du Réel supposé, qu'on aille à du Réel pour avoir un pressentiment de l'inconscient. Et au sens où corps veut dire consistance, l'inconscient dans une pratique donne corps à cet instinct. Si nous voulons que corps veuille dire consistance il n'y a que l'inconscient à donner corps à l'instinct.»²⁸

Les règles du tatami sont strictes. Les plus anciens, en termes de grade, donc d'expérience, commencent les exercices d'applications et montrent aux moins expérimentés. Et si les plus qualifiés connaissent un ensemble de mouvements fondamentaux, qu'ils continuent d'approfondir en les liant entre eux, les pratiquants les plus nouveaux, perdus dans l'intégration de base de ces fondamentaux et par là même dépassés par le temps dans cette acquisition nouvelle, se confondent à la frustration des incessantes 'scansions' du maître. L'apprentissage en son fondement passe par une part de frustration et d'impatience au savoir.

Ici se marque la différence du temps à travers la subjectivité de sa répétition.

²⁷ Jean-Jacques Rassial, in « Le sujet en état limite ». Ed. Denoël 1999, p.53.

²⁸ Jacques Lacan, R.S.I leçon X du 15 Avril 1975. (Publication hors commerce. Document de l'Association freudienne internationale).

Corps et temps :

Déjà la question du temps, dont il est inutile tautologiquement de le prétendre autre que psychique, était prépondérante dans le premier chapitre. Mais le déroulement de mon raisonnement m'oblige maintenant à y consacrer un paragraphe particulier qui servira d'amorce à la continuité logique que je mènerai par ce thème dans les chapitres ultérieurs. D'ailleurs si je parle du temps je ne peux le définir sans l'espace, c'est l'espace qui lui accorde au tant de valeur.

*« Certes, le temps du corps se constitue à travers les échanges précoces entre la mère et l'enfant. Mais qu'en est-il de l'autre temps qu'un système social matérialise et rend mesurable ? Du point de vue du sujet, le temps objectif apparaît comme le prolongement et la transformation du temps inscrit dans le corps. Médiatisant la transition de l'un à l'autre, la phase anale a pour effet de faire de la temporalité un objet qu'on peut posséder et dorénavant maîtriser. C'est en outre en fonction de cet objet intériorisé que se crée un lien essentiel entre le temps, les exigences du Surmoi et le destin, lui-même projection du Surmoi (Dans la conscience populaire égyptienne, temps et destin sont deux termes interchangeables) ».*²⁹

Dans l'aïkido ces frustrations se ponctuent d'inlassables saluts et phrases répétées qui, s'ils sont exécutés presque inconsciemment par les plus anciens, forment, sans nul doute, le début d'un conditionnement chez les nouveaux pratiquants. Car enfin en quoi consistent ces répétitions du geste, ces répétitions des mots, ces répétitions du savoir ?

Si ce n'est, par le truchement du toujours pareil mais du chaque fois différé, de par l'usure du temps et peut-être, pour certain, de la mémoire du déjà vécu, par cette recherche de l'absolue perfection du rite et donc de l'attente de l'avènement de la ligne de coupe qui fait le re-souvenir de la boucle. La société, toute société dont les rites ne seraient pas unilatéraux, qui bénéficierait de la multiplicité ethnique, bénéficie, mais aussi subit, l'obligation aux références singulières des rituels qui ne sont pas siens. Ainsi sommes-nous sous l'influence particulière de ritualités aux imaginaires dont les formes ne correspondent pas à nos valeurs, mais que, malgré nous, nous croisons et dont nous subissons les effets.

Voilà ce qui constitue le réel, la multitude des réalités et la singularité des mythes.

Pourtant, ce social dont nous bénéficions, ce surmoïque régulateur au nom du moindre 'mâle', de la continuité pacifique, utile au plus grand nombre, offre à chaque individu un plan d'expression et par là même une surface de ralliement relationnel. Et c'est par cette surface projective de réel que peuvent coexister l'ensemble de ces divergences de définitions de ce qui est de l'ordre des véritables.

Ainsi, pour ne parler que de l'art de l'aïkido, il est soumis lui aussi à des règles de fonctionnement d'intronisations et est ritualisé selon des codes dont les vox populi se sont emparés en les introjectant. Tout comme pour la psychanalyse, qui n'a pas son idée de ce qui ce trame aux seins des arts martiaux ? Les 'On dits' battent en plein les identifiables de l'humain, forçant le respect de ceux qui n'en sont pas.

²⁹ Sami-Ali in « Corps réel. Corps imaginaire. », p.48. Ed. Dunod 1998.

Il y a là d'emblée, précédent tout agir, l'inquiétante étrangeté de l'inconnu de soi. La formation de chaîne socialement signifiante. La normalité se définit par l'ensemble des restes de croyance, de légende devenues urbaines. C'est de ces restes de présupposés qui se transmettent de générations en dégénération, que se forme le tissu associatif propre au genre humain.

« (...) Le désir produit du réel, ou la production désirante n'est pas autre chose que la production sociale. Il n'est pas question de réserver au désir une forme d'existence particulière, une réalité mentale ou psychique qui s'opposerait à la réalité matérielle de la production sociale. Les machines désirantes ne sont pas des machines fantasmatiques ou oniriques, qui se distingueraient des techniques et sociales, et viendraient les doubler. Les fantasmes sont plutôt des expressions secondes, qui dérivent de l'identité des deux sortes de machines dans un milieu donné. Aussi le fantasme n'est-il jamais individuel ; il est fantasme de groupe, comme l'analyse institutionnelle a su le montrer. »³⁰

En réponse, les arts martiaux. Comme pour se préparer à l'intrusion du traumatique, accéder à plus de flexibilité du réel dans son imprévisible. Comme si chaque pratiquant se pratiquait lui-même. C'est à lui, à ses limites que d'aucuns se confronte lorsqu'il est ventre à terre, joue au sol, le bras soumis à l'autre capable de lui briser de son geste étudié. Que cherche-t-on ? A soumettre ou bien la soumission ?

Ce qui permet au groupe de pratiquant de se maintenir dans cette illusion du bonheur propre à la toute puissance régressive, c'est sans doute la propre mort symbolique de l'individu qui alterne avec sa victoire héroïque de bourreau. Tour à tour, et par le biais de cet apprentissage, le pratiquant de l'aïkido, devient l'un et l'autre, celui qui subit et celui qui fait subir. Cette dialectique interne ne s'appliquerait pas de la même façon au pratiquant du Taïchi chuan, eux restant seuls face à l'adversaire imaginé et n'atteignant jamais la défaite.

« Le problème fondamental que soulève la psychomotricité, comme d'ailleurs toutes les techniques du corps, peut dès lors se formuler ainsi : comment définir le corps dans sa double appartenance au réel et à l'imaginaire ? Ou encore : quel est le statut métapsychologique de la réalité corporelle dans une discipline où, à l'encontre de la psychanalyse, la parole ne constitue pas l'unique voie d'accès à l'autre ? (...) Car le fait d'avoir un corps pris d'emblée dans un ensemble de relations identificatoires, se traduit immédiatement par la création d'un espace où l'on distingue un dedans et dehors. Cette distinction signifie deux choses complémentaires : que le corps se ferme sur lui-même tout en s'ouvrant sur un espace qu'il délimite et par quoi il est délimité. Espace qui a ceci de remarquable qu'il reproduit sur le plan de la perception externe la réalité corporelle dont il est précisément la négation. Tout se passe comme si le corps était doublement représenté au-dedans et au-dehors, ou comme si les choses, dans l'équivoque de leur être, étaient perceptibles sur le corps. Aussi l'espace de l'expérience perceptive commence-t-il par se réduire aux coordonnées du corps propre : il est par essence un espace corporel. De sorte que le corps se trouve inclus dans un espace qu'il inclut à son tour et inversement. A cette structure concentrique primordiale, qui ne va pas sans évoquer les poupées russes s'emboîtant les unes dans les autres, j'ai donné le nom d'espace d'inclusions réciproques »³¹

³⁰ Gilles Deleuze et Félix Guattari in « L'anti-œdipe ». Les éditions de Minuit, réédition 2008, p.37/38.

³¹ Sami-Ali in « Corps réel. Corps imaginaire. », p.75/76. Ed. Dunod 1998.

Or, la psychanalyse ne se sert-elle pas de l'affection du corps pour les corps pour réaffecter les désirs non qualifiés ?

Mais, dans cet extrait, ce que Sami-Ali ne précise pas, c'est que cette notion d'inclusion, déjà utilisée entre autres par Lacan, à laquelle il accole ici celle de "réciproque", en terme mathématique ces notions sont totalement antinomiques dans un rapport 'd'élément à ensemble'. Et redondant en matière de géométrie dans l'espace. Sauf si, par cet énoncé, on y entend logiques fractales, auquel cas, son hypothèse prend tout son sens. Le sujet est inclus dans l'espace autant que sa présence le définit.

En outre, en abordant cette logique des fractales on rejoint celle de l'Un-fini et l'on déploie devant le sujet éveillé son champ des possibilités. Car à non esprit conscient, non conscience du corps propre. Cette remarque est valable dans ce chapitre, mais cet ailleurs reste aussi valable dans les autres, l'ultime apprentissage de l'élévation, ne pas être le savoir, ni même le possible, mais le pouvoir, l'ek-sistant, l'être-là.

Et ceci est d'autant plus perceptible pendant un entraînement d'aïkido où la vue, durant les exercices pratiqués, est remplacée par la peau. Perdre le contact avec son partenaire c'est devenir aveugle. L'esprit n'est ni absent, ni présent, c'est le corps qui écoute, qui anticipe même les réactions de l'autre. Là le lien à soi par la non volonté, l'écoute flottante par le corps, l'esprit Mushin évoqué plus haut conduit le pratiquant à dépasser une simple dimension sportive par une dimension spirituelle presque psychotisante. Car l'apprentissage en passe, je le resouligne, par un conditionnement ritualisé.

L'une des grandes différences de praxis entre l'aïkido et le taïchi chuan est située au niveau de la place de l'imaginaire. En aïkido l'adversaire est de chaire, il est présent et l'image inconsciente du corps soutient l'évolution du corps dans l'espace. Mais il n'y a pas à se représenter l'adversaire. En Taïchi chuan l'adversaire n'existe que par l'imagination du pratiquant. Et pour obtenir un mouvement juste dans ses applications martiales, il faut se représenter un corps imaginaire en face de soi. La présentation de l'image ne travaille pas depuis la même place.

La transmission des techniques se fait, tout du moins à travers une pratique occidentalisée, différemment selon 'l'art à la vie' chinoise ou japonaise.

En Chine il n'est pas de coutume de saluer le portrait du maître. Le maître c'est la technique, et de variations de technique, donc de maîtres, il en existe des milliers nommées écoles ou styles et travaillé en katas (enchaînement de mouvements formant une séquence).

Au Japon il est de tradition de saluer soit une calligraphie, quand le maître est présent sur les lieux, celui-ci ne pouvant se saluer lui-même, soit comme c'est le cas en aïkido, si le maître n'est plus, de saluer son portrait. 'L'autel' ainsi dressé portant le nom de 'kamisa'.

Un supplément des Noms-du-Pères :

Cette reformulation des identifications n'est donc pas la même en Chine ou au Japon. C'est l'esprit du maître, de la référence à l'ordre de celui qui sait, qui relaie le savoir de celui qui a su, chaque maître se référant à son précédent dans une sorte de chaîne continue de re-connaissances, chaque maillon complétant les innovations précédentes.

L'identification au meneur, soulignée par Freud est d'autant plus prégnante que, dans le cas du Taïchi jian, elle fait partie d'une culture de l'esprit et du corps de l'ordre de la légende. Et dans la pratique de l'aïkido le maître est d'un ordre divin puisqu'indépassable dans son statut légendaire. De plus, ces deux pratiques martiales regroupent avantageusement et la spiritualité ecclésiastique et la cohésion de groupe rencontrée dans l'armée.

Pour les pratiquants des arts de la guerre, il ne s'agit pas de disciplines d'autodéfense, mais d'un raffinement du combat, de l'art de donner la mort sans la douleur, voir d'empêcher le combat et qui pourraient s'initier de la défense du sujet face aux premiers soins intrusifs de l'Autre. S'organiser des premiers contacts du non-moi sur le corps. Il y a, très présent chez Freud cette notion d'hilflosigkeit [désaide] qui reste l'un des axes central de sa théorie. Notion Freudienne déterminante dans le devenir du sujet face au monde et à son acceptation.

Le regard de Lacan pourrait, quant à lui, expliquer cette intrusivité de l'Autre dans la suppléance de la structure du sujet induite par l'intrusion du réel dans l'existence du sujet. Ainsi chaque pratiquant trouverait dans l'étude et la pratique martiale, une autodéfense de lui-même à l'autre.

Bien sûr, par ces disciples le moi du pratiquant se renforce, mais par quel cheminement le fait-il, si ce n'est pas l'hallucination de sa présentification dans le monde ? En développant ses capacités de déplacement dans l'espace, l'espace lui-même, l'aire de l'entre les choses, la place de la non matière n'est plus angoisse de chute ou de solitude à l'approche du vide, mais possibilité physique de lien entre les éléments.

L'Autre, agresseur potentiel, devient un élément maîtrisable par la fantasmagorie du sujet. Car ce qui a pu faire peur, terreur, angoisse lors des premiers frayages qui résonnent dans l'actualité de l'être, peut prendre forme et corps par l'information donnée de l'enveloppe de l'Autre. Ce qui angoisse ce n'est pas l'autre en soi, c'est l'autre sans contenant, l'autre qui n'étant nul part saisissable est de ce fait potentiellement partout à la fois. Car a y supposer une part paranoïaque prédominante, la question reste entière, contre qui se défendent ses sujets ? Contre quoi sont-ils en lutte ? Qui veulent-ils vaincre et pour y gagner quoi ? Peut-on voir ici la revanche des fils sur le père ? Et qui sont ces femmes qui s'intéressent à l'art de la martialité ?

Ici l'autre, nous permet de nous sentir, c'est un reflet, sans image scopique. C'est un rappel de l'image que nous nous sommes supposés avoir.

Dans l'un de ses écrits, Saotomé Mitsugi, maître avec qui j'ai croisé le regard, mentionne les paroles du maître dont-il fut le disciple dans les années qui ont précédé sa disparition, Ô Sensei Morihei Ueshiba, fondateur de l'aïkido, pour en tirer les enseignements profitables à ses propres disciples. Même les paroles du maître doivent se relativiser en se subjectivant :

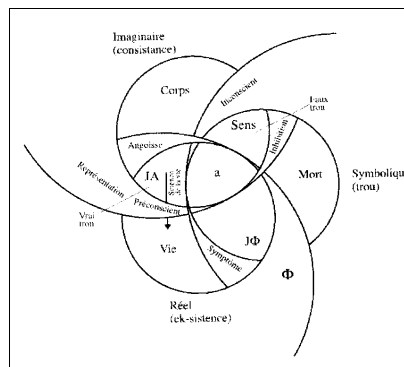
« Ô Sensei dit : “La Religion est science”. Il mentionnait les lois universelles et les noms des dieux étaient ceux des phénomènes naturels, force centripète et centrifuge, feu, eau, vent, mer. Je me rendis compte que pour comprendre les réalités spirituelles, je devais aussi étudier les sciences C'est ainsi que mes notions dans ce domaine se clarifièrent et si je m'étais limité à l'étude de la pensée Shinto, j'aurais rétréci le champ de la perception et me serais perdu dans une forêt de symboles sans savoir les vérités qu'ils recouvraient. »³²

³² Mitsugi Saotome in « Aïkido, nature et harmonie ». Budo éditions, p.70/71, réédition 2006.

Chapitre III

« Contrairement à ce qu'on s'imagine, la science tourne en rond, et nous n'avons pas de raison de penser que les gens du silex taillé avaient moins de science que nous. La psychanalyse notamment n'est pas un progrès, puisque ce que je veux vous indiquer, puisque malgré tout je reste près de ce sujet, la psychanalyse notamment n'est pas un progrès, c'est un biais pratique pour mieux se sentir. Ce mieux se sentir, il faut le dire, n'exclut pas l'abrutissement... »³³

Chapitre III Psychanalyse



En analyse comme dans toutes formes d'études, les sujets sont confrontés à la limite entre eux et le monde. Cette marge entre l'être et l'étant se structure de la forme de l'étude usitée. Être analysant c'est nécessairement, même sans décompensation actée, être dans une dimension psychotisée. Pour reformer les limites du sujet et le clore de façon viable et pérenne, le sujet en analyse, selon différentes modalités subjectives et quantitatives, est confronté à ses retours inconscients sur le réel. C'est parce que ça fait retour dans le réel, que ça va pouvoir, par cette dissociation, être entendue par l'inconscient même qui l'a produit. En étant projetées, puis restituées, pour enfin être reconnues par le sujet comme étant de soi, les choses de l'inconscient reprennent une plus juste place.

Toute théorie, analytique ou non, ne peut être considérée comme assimilée que si elle atteint sa dimension psychotisante au sein du sujet. Si elle lui donne accès à l'illusion de la vérité. L'excitation libidinale dans la rencontre avec l'autre, où, à l'idem de l'Autre, provoque le mécanisme de projection par le débordement du pare-excitation. L'Autre vient potentialiser l'activité sociale où le reflet n'intéresse que le reflété. Le reflet lui est une offrande laissée en reste à l'appréciation du reflétant.

³³ Jacques Lacan séminaire « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre » Leçon du 14 décembre 1976. (Version AFI non publiée).

En somme quelque soit la problématique qui amène le sujet à l'analyse, il y a, de façon là encore plus ou moins manifeste, une période de toute puissance, de par le simple fait de prêter des intentions à l'analyste pour l'analysant. Un délire en réseau donc, puis une phase de retour et d'acceptation du réel tel qu'il est, c'est à dire neutre, ce suffisant à lui-même, mais non encore acceptable comme tel par l'analysant. Ceci se fera par une circonscription du délire par sa sectorisation. Puis enfin la reconnaissance des potentialités qu'offre le réel, pour Lacan « ce qui fait problème », par un renforcement du Moi devenu capable d'autonomie par l'introjection symbolique des fondations ontologiques qui n'ont plus nécessité à se manifester dans le dit réel, mais qui se manifestent dans les dits du réel.

Attention il ne s'agit pas d'un renforcement du moi au sens Freudien d'identification à l'analyste, mais, par le désir de l'analyste. Quelles que soient les raisons qui l'ont conduit à occuper cette place, l'analyste signifie d'emblée son désir d'y être par sa présence, puis par son écoute, par sa parole enfin. Ces trois temps sont en soi une ritualisation, est-ce une ritualité animique de l'animale humain ?

Ce qui est remarquable dans l'interrogation psychanalytique de Lacan, c'est sa propre interrogation du réel. Interrogation que j'ai retraduite par un énoncé trop lisiblement insuffisant à y répondre : *Le réel est un plan de projection à toutes réalités. Ce qui aboutit à une autre question : Le réel existe t'il, puisqu'inqualifiable dans sa dimension univoque?*

Une réponse est peut-être fournie par l'un des maîtres d'Aïkido cité plus haut:
« Un homme escalade une montagne, une roche cède, il va tomber. Il passera les dernières secondes de sa vie à prier pour que la main de Dieu l'arrache au précipice qui le happe. Ignorant la loi de la gravitation l'individu s'attache obstinément à l'idée d'un dieu gouvernant l'univers en ayant plus recours au miracle qu'aux lois naturelles. »³⁴

Mais la dernière pensée de l'homme, touchant le sol, ira-t-elle à la loi de la gravité ou à la main du dieu qui l'aura, comme il l'a désiré, recueilli ? Autrement dit, si cette pensée a soutenu sa vie jusqu'à sa dernière pensée, que vaut la vérité des sciences face à celle-ci ?

Toutefois, en quoi ceci interroge la clinique psychanalytique ? En ceci qu'il s'agit pour le praticien de réintroduire la réalité du sujet de façon à la rendre compatible avec le plan projectif commun. La cure est une stratégie qui n'est pas d'imposer les limites d'un réel qui n'aurait pour définition que quelques applications pratiques et qui ne seraient de toute façon nullement satisfaisantes, et dont la réalité du sujet surpasserait les grandes lois de la nature. Mais de faire en sorte que les lois qui régissent le dit sujet lui fixent les limites nécessaires à une évolution possible sur le plan collectif.

Il serait idiot de parler à un sujet psychotique des lois de la gravité dès lors que celui-ci se croirait de capacités à ne pas en tenir compte. En revanche faire entrer dans sa logique une restriction même mineure qui l'amènerait à ne pas tenter les limites de sa toute puissance lui serait profitable en ceci qu'elle serait en relation directe avec sa définition du réel.

³⁴ Mitsugi Saotome in « Aïkido, nature et harmonie ». Budo éditions, p.70/71, réédition 2006.

Aussi, le réel offrant toutes possibilités dans les limites des possibilités du sujet, ce sont les limites subjectives de la réalité qui sont à travailler dans la cure.

« Le manifeste pédagogique de Vico est, tout comme son esquisse d'une « science nouvelle », fondé sur des vérités anciennes. Il se réclame ainsi du *sensus communis*, du sens de la communauté et de l'idéal humaniste de l'*eloquentia*, c'est-à-dire d'aspects que l'on trouve déjà dans la conception antique du sage. Le « bien-parler » (*eu legein*) a depuis toujours un sens double et ne réduit nullement à un idéal rhétorique. Il ne signifie pas seulement l'art du discours, l'art de bien dire ; il signifie également : dire ce qu'il faut (*das Richtige*), c'est-à-dire le vrai. »³⁵

Le vrai se définirait-il alors non de ce que le plus grand nombre ressent du réel, mais de la description que le plus persuasif peut en admettre ?

Donc, en d'autres termes, est-il possible de mener à bien une analyse sans s'intéresser à la théorie analytique ? Car, comme dans les autres disciplines ici abordées, il faut que le pensable se supportât de quelque chose pour que le sujet puisse en user. C'est ainsi que pour Lacan si James Joyce est 'désabonné à l'inconscient' c'est bien que de la théorie de l'inconscient, de la psychanalyse, lui, il n'en a cure.

« L'existence est toujours et seulement décidée par le *Dasein* lui-même, sous la forme d'une saisie ou d'une omission de la possibilité. La question de l'existence ne peut jamais être réglée que par l'exister lui-même ».³⁶

Théorie des répétitions séquentielles :

Ici se rejoignent les trois disciplines abordées dans ce mémoire, autour de la répétition.

J'apporte ici une nuance aux termes de répétitions, si cher à la psychanalyse, en les qualifiant de 'séquentielles'. Car chacune d'elles constitue une séquence perceptible à plusieurs paramètres.

Ainsi les ritualisations sociales au sens large du terme, qui intègrent de fait et la psychanalyse, et la pratique martiale, et la réflexion bouddhiste, engendrent dans leurs inscriptions psychiques, propres à chaque sujet qui y est soumis, un séquençage auquel il ne peut se soustraire s'il y reste, et ce séquençage l'y fait rester.

En plus des séquences que comprend chaque discipline, je parle ici de ces séquences de mots, de situations, de gestes, qu'un individu peut rencontrer dans son quotidien et en dehors de la pratique de l'une de ces disciplines. Mais cet individu lambda peut les rencontrer, et la nuance de cette possibilité à son importance, pour peu qu'il en prenne la mémoire, qu'il puisse en garder le souvenir, donc se soustraire à la répétition par une trace mnésique.

³⁵ Hans-Georg Gadamer in « Vérité et méthode ». Ed. Seuil, p.35, 1996.

³⁶ Martin Heidegger, in « Être et temps ». Traduction par Emmanuel Martineau, édition numérique hors-commerce, p.31, ch. I.

Bien sûr il est facile de m'objecter qu'il n'y a pas plus malléable qu'une trace mnésique puisqu'elle est inséparable de la subjectivité du sujet. Teintée qu'elle est par une séance d'analyse par exemple ou par l'enseignement qui oblige le sujet à, non pas mémoriser consciemment, mais à se remémorer inconsciemment de ce qu'il a pu déjà intégrer.

C'est dans l'après coup de cette mémoration inconsciente que le souvenir du souvenir, du déjà perçu, offre l'accès au souvenir de la séquence. Ainsi temps et espace n'offrent plus les mêmes définitions puisqu'ils sont pris dans ce séquençage subjectif. Et quelle théorisation offre la modélisation d'un tel phénomène sinon celle du nœud borroméen Lacanien. Si Jacques Lacan a tant mis l'accent sur le langage, en plus de la primauté et de l'unicité qu'il occupe dans notre espèce, c'est qu'il comporte dans sa structure une algorithmie de séquence seule capable pour le moment d'une tentative de liaison théorique sur la relation du sujet dans son rapport à l'espace et au temps.

L'espèce ne peut appréhender les espaces et les temps que dans une répétition de séquences d'éléments qu'elle a établie pour pouvoir, selon des critères endogènes, se repérer dans le temps et l'espace (rituels, saisons...). Aussi l'inconscient est-il structuré en séquences.

La chaîne séquentielle, l'enchaînement d'actions non conscient, renvoie à ce qui se définit de praxie idéomotrice où la vie s'entend comme une suite de rituels engrammés inconsciemment. Peut aussi s'entendre que la psychanalyse, dans sa part active sur le sujet inconscient, restitue la place des séquences primaires dans un ensemble logique de fonctionnalités sociales et vitales (le social étant la possibilité d'accès aux besoins princeps).

Le lien que la psychanalyse rétablit entre l'imaginaire, le symbolique et le social (selon les termes de Eugène Enriquez), passe par un séquençage linguistique de répétitions. La psychanalyse, en bordant les contours du faux trou psychique, maintient les 'symptômes' mais modifie la séquence des répétitions. Car s'agit-il de faire disparaître des données ou que celles-ci deviennent une part inactive pour la conscience mais active pour l'inconscient ? S'agit-il de détruire les données d'un programme ou de faire que ces données trouvent leur place dans la totalité du programme selon une métaphore informatique (Et l'x de la métaphore du sujet est ici l'inconscient) ? Ce n'est pas parce que certaines données ne trouvent pas leur place qu'elles sont inutiles, la nature n'a pas le temps pour l'inutile.

Ainsi si la nécessité vient à un individu de poursuivre plusieurs analyses avec des psychanalystes différents c'est qu'avec un même analyste, ne peut être fourni qu'un nombre limité de réactions, de réponses, de questionnements, de répliques, de réparties, par ce même analyste. Il en est de même dans la vie. Un individu confronté à une situation, quelle que soit sa réponse, d'acte ou de parole, n'élaborera qu'un nombre limité de réponses. Même si les dimensions qui se déploieront à l'adresse de sa conscience s'étoffent et qu'il accède aux paraphrases partielles de son inconscient, les formulations qu'il fournira, en l'exemple à l'analyste, seront identiques dans leurs formulations, mais non dans leurs compréhensions.

De même les choses sont similaires dans l'étude martiale. Les gestes académiques étant en nombre limité et cela quelque soit l'étude abordée, c'est l'entre discipline, au sens scientisme du terme discipline, c'est à dire la somme des savoirs accumulés pendant des années, et par d'autres pratiquants, qui s'offre à l'érudit assidu. Il s'agit par là, de la libération de la conscience par le savoir et donc des savoirs, qui libère le sujet de toute prise de volonté. Ce n'est plus la pensée du sujet qui l'agit mais la réflexion de ce qu'il est.

C'est ça l'étude. Qu'elle soit de soi, par la psychanalyse ; De l'image de soi et du corps dans l'espace, par la martialité ; Des précédents même du sujet, par la méditation. L'étude c'est l'accès à l'unicité, l'accès à l'Un.

Subversion du sujet par l'intentionnalité :

La nature de la volonté est sans doute ce qui anime toutes les études ici évoquées et, au-delà de celles-ci, toutes les interrogations unanimement soulevées par toutes formes d'agitations intellectuelles. Mais *dans les trois abords déterminés dans ces lignes une constante se dégage: la volonté de la non conscience par la reconnaissance que ce qui agite le cogito ne peut s'affirmer que par le lâcher prise sur la volonté consciente.*

Ainsi c'est par la recherche de la non réponse explicative et rationnelle que la méditation zen interagit sur les fondations mêmes du sujet méditant, abolissant, là encore, la spatio-temporalité qui figeait le sujet dans ses certitudes.

Ainsi dans l'étude martiale, c'est bien la répétition la plus pure du mouvement qui ne peut advenir qu'à la force de la répétition et qui engendrera la sensation et la réponse corporelle adéquate sans la perte ni du temps, ni de l'espace, dès lors optimisés.

Ainsi c'est par l'association libre qu'analysant et analyste peuvent échanger bien plus que ce qui se dit. C'est par cette adresse à l'autre juste, dans un espace et un temps déterminés, que le sujet échappe à la surface du discours pour en discerner le fondement de ses désirs, à chaque séance remis en question, remis en cause, pour atteindre la justesse qui l'anime.

Si l'on croit à l'inconscient comme trace d'une certaine forme de souvenir, quel besoin y'aurait-il de se souvenir des précédents puisque tout se trouve déjà en nous ? C'est ce rapport au tout que chaque étude développe.

Là où la psychanalyse a fait faire un bon considérable aux fondations du pensable de la pensée humaine c'est qu'elle a établi, ou plutôt ré-établi, car selon toute vraisemblance la schize entre psyché et soma n'était pas si nette du temps de l'école de Cos (pour ne citer qu'elle), une jonction entre l'appareil de production idéique et l'agencement de cette production par le postula des 'investissements' psychiques de l'organique et selon les modalités de cet organisme.

Alors qu'un philosophe du XVIII^{ème} siècle comme Kant se posait la limite du goût comme roc de la raison³⁷, un 'philosophe' tel que Freud dira que le goût s'initie des raisons du germen. Qu'investir un objet de sa volonté, ou de sa non volonté, passe par l'ontogénèse et qu'il n'y a de ce fait non pas de volonté divine, bien que celle-ci porte sa part d'investissement primaire dans la phylogénèse humaine, mais une volonté qui s'échappe de l'être. Une fonction psychique ne peut advenir sans dépendre d'une fonctionnalité physique. La primauté et l'obligation d'adaptation au milieu impliquant d'emblée une exigence secondarisée du fonctionnement des programmations de l'organe. Lacan fera faire un pas de côté de plus à la vérité du vouloir, bouclant celle-ci sur les sons du 'langage articulé'. Ici se poserait-il une autre limite, celle de la raison du langage et de ses origines, limites des investigations psychanalytiques ?

*« Selon Bergson, le bon sens est, comme source commune de la pensée et du vouloir, un sens social qui évite aussi bien les erreurs du dogmatisme scientifique, en quête de lois de la société, que celle de l'utopie en métaphysique. « Peut-être n'a-t-il pas de méthode à proprement parler, mais plutôt une certaine manière de faire. » Il est vrai que Bergson parle aussi de l'importance des études classiques pour la formation du bon sens – il y voit l'effort consenti pour « briser la glace des mots et découvrir au-dessous le libre courant de la pensée ».*³⁸

Tout comme Jung suggère, citant Schopenhauer, à propos des effets supposés de causalités dans l'observation de phénomènes qu'il nomme synchronistiques, l'unicité de l'être pris dans un tout qui au final n'est pas sans rappeler les exclamations de Lacan à travers ses célébrités "Y'a d'l'Un, Y'a d'l'Un" :

*« En conséquence, il existerait entre tous les événements de la vie d'un être humain deux sortes de relations, radicalement différentes : d'abord, la connexion objective, causale du cours naturel des choses ; ensuite, une connexion subjective qui n'existe que par rapport à l'individu qui vit ces événements, aussi subjective que ses propres rêves(...) Or, que ces deux sortes de connexions existent simultanément ; que le même événement, étant le maillon de deux chaînes tout à fait différents, ne s'en insère pas moins avec précision dans l'une et l'autre, de sorte que chaque fois le destin de l'un s'accorde au destin de l'autre et que chacun est le héros de son propre drame mais en même temps aussi le figurant dans celui d'autrui : voilà qui, à vrai dire, dépasse tout notre entendement et ne peut être conçu comme possible qu'en encourageant à la plus singulière harmonia praestabilita ». Et d'ajouter, selon les vues de Schopenhauer : « le sujet de ce grand rêve qu'est la vie (est) un et un seul ».*³⁹

³⁷ « De la compétence de ce que l'on pourrait appeler une faculté sensible de juger il ne reste pour Kant que le jugement esthétique de goût. On peut ici parler d'un véritable sens commun. (...) Cela n'aurait en fait aucun sens comme affirmation empirique et nous verrons dans quelle mesure cette appellation en prend un pour Kant en perspective transcendantale, c'est-à-dire comme justification a priori de la prétention qui est celle de la critique du goût. (...) Ainsi le goût est plutôt quelque chose qui ressemble à un sens. Il ne dispose pas d'avance d'une connaissance qui procéderait de raisons ».

Hans-Georg Gadamer in « Vérité et méthode ». Ed. Seuil, p.50/51/53, 1996.

³⁸ Ibid. p.42/43, 1996.

³⁹ C.G. Jung in « Synchronicité et Paracelsica ».p.29, Ed. Albin Michel 1988.

Ces constatations ne porteraient donc pas sur l'étendue des possibilités de l'inconscient et sur ses fondamentaux, mais bien sur le seul reste constatable, c'est-à-dire sur l'étendue des potentialités du réel. Car ce qui semble aller de soi, que les choses telles qu'elles sont décrites ici ou là puissent se passer selon un espace et un temps de degré zéro, implique derechef, qu'au préalable doivent se définir ce sur quoi ces choses se passent, c'est à dire sur le réel. Et de définition de réel il n'y en aurait soit pas qu'une, soit aucune. La psychanalyse s'intéressant à la réalité du sujet en constatant, par l'intermédiaire du praticien, donc d'une déjà autre réalité, les phénomènes consubstantiels que laisse apparaître le réel de la réalité.

En allant de 'l'avant' dans cette mise en abîme, nous pourrions être amenés à nous re-questionner sur ce que Freud et Charcot ont constaté eux de ce qu'ils ont identifié comme 'hystérie'. N'auraient-ils pas assisté au spectacle de leurs propres désirs ? Ce qui s'interroge c'est la capacité du sujet, qualifié d'hystérique, d'épouser les désirs inconscients de l'autre, mais aussi de ce par quoi il en passe pour induire cette reconnaissance par l'autre. Comme animal de l'affable, l'hystérie ne se vit qu'au dépend de l'Autre qui l'énonce.

En outre, qui y'a-t-il à comprendre de cette propension qu'aurait le sujet hystérique à être hypnotisé ? Y aurait-il là indice dans ces dispositions à supposer la nature psychique de tels sujets comme enclins du fait, peut-être, de leur labilité identificatoire, à n'être inconsciemment que la forme des désirs qu'ils rencontrent. L'hystérie serait alors la nature brute du lâché prise de la conscience, capable de cette compréhension au-delà des mots. Et s'il est supposé un noyau hystérique aux sources de chaque psyché, s'agirait-il de ce par quoi nous en passons tous pour induire nos désirs sous nos mots ? En des termes plus Freudien, la forme psychique hystérie serait la direction première donnée à la poussée libidinale.

Toutefois, le narcissisme reste le cœur de toutes ces questions identitaires. Et, tandis que chez le sujet dit obsessionnel, le cheminement de ce narcissisme étouffe le sujet par des méandres intellectuels, de nature proche du rationalisme morbide, et qui aboutissent à la suffocation de la pulsion par des tours et des détours de questions (les actes obsessionnels en passent par des interrogations qui n'arrivent pas à aboutir en réponses et à soulager le sujet), chez l'hystérique au contraire, les manques d'élaborations le conduisent à donner la seule chose qui a pu prendre forme en lui, son narcissisme.

L'affirmation narcissique suppose la projection du sujet vers l'ek-sistance. Cette auto-centration implique la reconnaissance du sujet à lui-même dans un spectre psychopathologique qui irait du repli total comme dans l'autisme, à l'éclatement du sujet sur le réel comme dans les projections massivement psychotiques rencontrées par exemple dans la schizophrénie ou la paranoïa.

Pour en revenir à des structures plus névrotiques la question posée par la forme obsessionnelle pourrait être : « qu'est-ce que le monde et comment puis-je lui donner une définition ? » Tandis que la question posée par la forme hystérique serait : « que suis-je pour le monde, quelle est la définition qu'il me donne de moi ? »

Delors tandis que pour l'obsessionnel sa propre définition en passe par l'extériorité et par cette obligation qu'il a de peupler son environnement de petits bouts de lui, le tempérament de l'hystérie inclinerait à se définir par ce qui fait retour de lui par les autres, étant entendu que dans les deux cas ce ne sont que les modes de projections et d'interprétations qui changent puisque là aussi les sujets sont les seuls capables de leurs interprétations et définitions du réel.

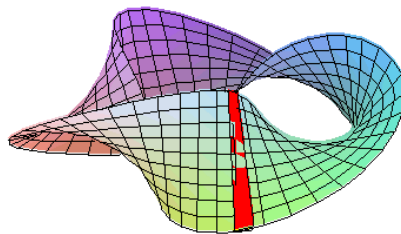
La question qui peut maintenant se poser et qui essayera d'être traitée plus avant serait celle-ci : y'a-t-il une genèse au *prima* du sexuel postulé par la psychanalyse ? Le sexuel, reformulé par Lacan comme non rapportable, n'est-il pas la forme d'expression la plus directe d'éconduite pulsionnelle et non sa source structurelle de sa poussée car déjà secondarisé par sa mise en forme ? Car même s'il faut admettre aux fonctions génitales des capacités massives de décharges des tensions psychiques, la primauté du sexuel dans l'appareillage psychique n'est démontré que par sa secondarisation objectale et par 'l'interdit' anthropomorphique humanisant.

Quoi qu'il en soit, le rôle de la psychanalyse, si jamais il était possible de lui attribuer un rôle définissable, serait d'habiliter le sujet au réel.

Chapitre IV

« L'urgence maintenant, c'est de situer la psychanalyse comme science. La psychanalyse est une pratique mais ce n'est pas qu'une technique. Or aucune pratique curative ne constitue une science. Même la médecine n'est pas une science, mais un art (c'est même de l'oublier qu'elle en est là où vous savez). La psychanalyse, elle, doit assurer sa place, très à part dans le champ scientifique. Il faut qu'elle possède son statut épistémologique. Là, je soutiens que la psychanalyse est impensable avant la naissance, au dix-septième siècle, de la science, au sens moderne, sens qui le pose comme absolu. Car le corrélat de la science, c'est la position cartésienne du sujet, qui a pour effet d'annuler les profondeurs de la subjectivité ».⁴⁰

Chapitre IV Conclusions provisoires



Lacan, de la pensée opératoire à la pensée de l'opération:

(Ou comment la logique narrative, du discours, engendrée en mathème, déstructure la pensée selon ses propres modes 'élémentaux', pour qu'elle puisse se reconstruire selon son mode d'opération).

La difficulté que rencontre la psychanalyse c'est ce grand écart qu'elle doit constamment faire entre exigence de neutralité dans sa praxis et cette évidence qu'elle ne peut ignorer, que la neutralité du praticien n'existe pas. Aucun être humain ne peut, s'il se prétend d'un minimum d'honnêteté intellectuelle, croire et se croire d'une neutralité qui n'aurait d'existence que dans l'algèbre et surtout qui n'aurait aucune implication sur le sujet traité.

Mon propos porte ici sur l'écoute que je nomme 'pathobolisante'. Et c'est sans doute pour cette raison que la psychanalyse veut se légitimer du nom de science en ceci qu'elle sait qu'elle ne possède pas de zéro absolu.

⁴⁰ Jacques Lacan : 29 décembre 1966 : Interview au Figaro Littéraire par Gille Lapouge (relue par Lacan).
Source, École lacanienne de Psychanalyse.

Pourtant Jacques Lacan dans son élaboration de l'objet petit 'a', lui en a établi un. En créant l'objet 'a' il a permis l'I-magination de l'I-représentable. L'objet 'a' montre et fixe une limite au delà de laquelle il n'existe que le modèle du mythe. Modèle déjà complexifié par son narrateur, donc dans sa création. Les mythes scientifiques Freudiens sont des leurres car ils induisent l'implication des imagos sociaux choisis par leur créateur. Cependant ce furent des leurres nécessaires à l'édification de la psychanalyse comme pensée.

Ce qui ressort de toutes ces observations et ce quels que soient les moyens employés par le sujet pour s'établir sur cette surface du réel, c'est que ça fonctionne. Ça fonctionne même si bien que ce qui nous apparaît aujourd'hui comme pure ineptie nous a tout de même conduit jusqu'à notre époque, nous a conduit même, jusqu'à en déduire des inepties passées. De ce fait peut importe de savoir si une part même infime de ces inexactitudes ait comporté une part infime de 'véritable', celle-ci toujours dans une mesure moindre que ses corrélés d'erreurs, *ce qui importe c'est que le réel ait pu supporter toutes ces certitudes psychiques, qu'il ait pu les faire fonctionner. Le réel est donc une fonction équationnable par sa capacité de malléabilité.*

Dans la continuité des affirmations de Lacan je propose un inconscient structuré comme une succession de figures géométriques. Ce qui importe le plus ce ne sont pas les éléments constitutifs mais bien l'agencement de ceux-ci, étant entendu que les éléments constituant constituent à eux seuls ce qui pourrait définir une espèce. Si Freud a mis l'accent sur les représentations d'affects, qu'ils soient traumatiques ou normativement constitutifs de part le phénomène d'après coup, si Lacan aborde ces mêmes représentations par ce qu'il nomme 'Lalangue', la langue des signifiants établissant une structure, j'en déduis une géométrie algorithmique y établissant et la spatialité et la temporalité du sujet.

Et c'est par la notion de trajectoires que j'essaie de représenter l'avènement du sujet dans ses énonciations et de concilier par cette unification le sujet réel, symbolique et imaginaire. Le sujet du corps, de la parole et de ce qui au final lie les deux, l'imaginaire. J'avance par là une idée, qui n'est pas si nouvelle, que la praxis analytique puisse redonner au sujet l'initiative, la possibilité, de retrouver la trajectoire initiale qui lui fût impulsée à sa naissance.

Car si la psychanalyse n'est pas la discipline de possible destin, elle est élaboration de destination. Le terme de destination implique un point de départ et un point d'arrivée, vie et mort du sujet d'énoncé. Lacan dit : « Tu n'iras pas plus loin que là où tu en es ». Or il s'agirait pour la psychanalyse, mais aussi pour l'étude des arts de la martialité et celle de la philosophie Bouddhiste, de faire que se développent de façon optimale les capacités de chacun. Trouver sa place et accéder à celle-ci c'est l'opportunité qu'offrent ces différentes études.

Mais, c'est surtout là l'idée d'une place non figée. Celui d'un point qui, se déplaçant dans l'espace par le temps, dessine une trajectoire parabolique. Une Harmonie singulière qui par sa force d'inertie peut et va interagir avec son environnement donc avec d'autres trajectoires.

La destination est une adresse faite à un destinataire qui est autre que l'expéditeur. Pourtant, paradoxalement, l'adresse du sujet à lui même reste sans coordonnée. Plus le sujet avancera vers les limites de ses limitations, plus, par le truchement des dispositifs, il découvrira son adresse. Seul les messages lancés vers le réel, lancés selon un mode et model déterminé et singulier, permettront qu'il en découvre le contenu non pas manifesté, mais manifestant par ce que Lacan appela « l'insistance de la chaîne signifiante ».

Les bouches, organes qui formulent, produisent des sons, des mots qui sont des bouts du corps. Les bouches sont des muqueuses. La parole, les dires, se font par ces muqueuses communicantes. Lacan disait que les Parlêtres jouissaient par les trous, seuls liens au réel. La peau, si fine soit-elle, empêche tout autant le réel d'accéder au corps que celui-ci d'accéder au réel. Les muqueuses elles sont tout autre. Au sein d'un même corps deux muqueuses peuvent se communiquer une infection l'une à l'autre. Si bien que quand l'une s'enflamme l'autre réagit aussitôt. La parole serait comme une sorte d'inflammation des muqueuses buccales, le réel tenant lieu de corps communicant.

Je reprends ici l'affirmation que le Bouddhisme Zen pré-suppose une conscience de l'ordre de l'universel ou pour reprendre les termes de Susuki un 'inconscient cosmique'. Là où la psychanalyse ne peut, par choix de scientisme, arguer un au-delà des fondements d'un au-delà de la filiation, la fantaisie Bouddhiste palie à cette austérité tant elle en assume la primarité. Dans le même ordre d'idées Jung, qui s'est, toute sa vie durant, intéressé aux cultures de l'Asie, nous en donne sa lecture par l'une des voix de la philosophie occidentale:

« Selon les vues de Schopenhauer, « le sujet de ce grand rêve qu'est la vie (est) un et un seul », à savoir la volonté transcendante, la cause première d'où toutes les chaînes causales émanent comme les méridiens émanent du pôle, tandis que les parallèles établissent entre elles une relation de simultanéité. Schopenhauer croit au déterminisme absolu dans l'ordre de la nature, mais aussi à l'existence d'une cause première. (...) Les exemples de Schopenhauer ne sont ni plus ni moins convaincants que tous les autres. Mais son très grand mérite est d'avoir vu le problème et bien compris qu'il ne comporte pas de solution facile, taillée sur mesure. Comme ce problème touche aux fondements mêmes de notre connaissance, Schopenhauer a déduit sa solution, dans le sens de sa philosophie, d'un présupposé transcendantal : la volonté, qui crée la vie et l'être à tous les niveaux et accorde chacun de ceux-ci de telle façon que non seulement il soit en correspondance harmonique avec ses parallèles simultanés, mais encore il prépare et ordonne l'avenir, jouant le rôle du fatum ou de la providence. »⁴¹

Fatum, donc, non comme fatalité, mais comme des éléments initiaux. Eléments tant culturels (linguistiques, moraux...), que temporels, donc rythmiques. J'entends par rythmicité ce point de départ qui n'est pas toute l'origine du sujet mais qui reste point de coordonnées dans l'espace et le temps qui va procéder à l'enchaînement des éléments qui suivront. Il est bien sûr impossible de répondre à la question des destinées possibles, à éléments concomitants identiques, si par hypothèse la naissance du sujet avait été décalée dans le temps. Mais il est évident que la psychanalyse joue sur le temps, elle en régule le rythme subjectif.

⁴¹ C.G. Jung in « Synchronicité et Paracelsica », p.30/31, Ed. Albin Michel 1988.

En somme, selon ces trois acceptions proposées comme exemples, dans chacune d'entre elle il y a un temps pour la pensée magique, un temps pour l'étude de l'incertitude de celle-ci et enfin le renouveau de celle-ci par l'affirmation (dans l'étude) que cette pensée bien que nécessaire dans sa symbolisation n'en est pas moins le renouveau d'une autre pensée magique. Cependant, par ce trajet le sujet y a trouvé pour son compte de quoi penser par deux fois ce qui lui permettra d'en penser par trois.

Car tous ces phénomènes, pour certains à la limite de manifestations psychopathologiques, sont bien la marque du non conscient, de ce qui est en amont de la détermination consciente. C'est bien ici qu'il faut chercher, la marque de l'inconscient dans sa dimension spatio-temporelle. L'entre deux mondes est l'inconscient, défini par Freud comme ne connaissant, ni notion de temps, ni notion d'espace. Bien sûr qu'il serait démontrable, démontable, par là, toutes argumentations irrationnelles de l'inconscient, mais des lors l'inconscient perdrait cette acception d'irreprésentabilité par sa démonstration qui, de fait, viendrait se fixer à la partie consciente du sujet. Par une formule contestable et volontaire polémique, j'avance que le dit inconscient, c'est Dieu en personne et en la personne du sujet qui le déploie.

Or : *« Tout état émotionnel provoque une modification de la conscience que P. Janet a définie comme « abaissement du niveau mental » : simultanément la conscience se rétrécit et l'inconscient se trouve renforcé, comme le profane lui-même peut le constater sans difficulté dans le cas des affects les plus forts. Le tonus de l'inconscient est pour ainsi dire relevé, ce qui peut facilement entraîner l'apparition d'une déclivité de l'inconscient vers la conscience. Ainsi la conscience tombe sous l'influence d'impulsions et de contenus instinctifs inconscients. Ces contenus psychiques sont en général des complexes, qui reposent en dernière analyse sur les archétypes, c'est-à-dire sur l'« instinctual pattern ».*⁴²

Aussi avons nous troqué une figure pour une autre, celle de l'immatériel du vide qui peut tout et qui n'est pas le néant, pour l'entre choses, voir l'ancre de la chose Freudienne. L'inconscient est la place laissée vacante par ce qui n'a pu être compris, conscientisé, expliqué dans un enchaînement équationnel propre à la nature du genre humain par le sujet. Ces manifestations relatives à l'état d'avancement du sujet sur son engagement dans le réel, lui permettent d'affronter ce réel sans pour autant y être tout à fait. Jung lui même in « Synchronicité et Paracelsica », démonte et rationalise tous les phénomènes qui l'ont conduit fut un temps à l'acceptation de ce Freud nomma « inquiétante étrangeté », « le non familier », « Das Unheimliche », terminologie qui reste l'artéfact de nombreuses manifestations du saisissement du sursaut intellectuel.

C'est l'obligation d'explication à laquelle l'appareil psychique est soumis, le fait que l'esprit humain ne se supporte pas du vide, de son propre vide, qui le conduit, en s'appuyant sur sa propre constitution d'artéfacts archaïques, jusqu'à la représentation d'explications de 'phénomènes' non alors intégrable par une psyché au contours insuffisamment constituées. Mieux vaut l'irrationnel que le néant, la place ne pouvant rester vacante. L'irrationnel crée le rationnel dans une logique qui se figure d'après l'agencement d'éléments insuffisamment constitués et selon une organisation singulière propre à chaque sujet.

⁴² C.G. Jung in « Synchronicité et Paracelsica », p.48, Ed. Albin Michel 1988.

Et c'est en ceci que la psychanalyse à créé une nouvelle organisation projective et, par le biais de capacités humaines qui n'ont pu être décrites que par le terme de paranormales et jusqu'à ce jour non suffisamment expliquées, cette discipline fait fonction équationnelle entre réel et sujet pour en établir ou ré établir la subjectivité.

Les petits *a* des petits autres :

Le petit *a* donc, selon Lacan, comme point de fixation primordial qui va permettre à l'imagination, par l'imagination (en somme de elle, par elle, pour elle) de se créer une orbite de plus en plus stable. Le *a* c'est une stabilisation à minima par son infime représentation. Il y a une mise en abîme, un continuum jusqu'à la genèse du sujet, même jusqu'à son au delà ontologique. Ça se représente l'*a*. L'angoisse qui n'avait pas d'objet, pas de forme, en prend une et les contours de cet objet aux contenus non exhaustifs forment les limites du continuum du sujet. Autour de l'*a* il y l'être, à l'intérieur de l'*a* il y a la somme des restes accumulés depuis lui. Nul ne pourra prétendre à en énumérer l'addiction, mais de non formulable l'angoisse qui signe les désirs est devenu quantifiable tout en restant à elle même infinie. En définissant l'objet *a* comme l'objet d'angoisse, Lacan à permis au \$ un déplacement de celle-ci vers l'I-maginable.

En changeant de forme l'objet change de fonction. Mais qu'est-ce qui définit la valeur et la fonction de chaque objet si la valeur autoconservative, le pragmatique de la fonction, n'est pas dans l'immédiateté de la cause? Que penser de l'entonnoir du fou dont la fonction correspond à la valeur qu'il lui accorde? L'objet signifie pour lui le couronnement 'dit-vain' de sa compréhension du Tout. L'objet a-t-il une fonction en soi si celle-ci suit les aléas de valeur que le sujet lui accorde? Cette valeur n'est-elle pas à chercher dans les investissements qui ont été accordés par l'Autre dans la satisfaction à investir les fonctions du réel et par ses échanges avec lui?

Ce que Lacan semble décrire c'est ce reste non symbolisable qui, au centre de chacun, fait se mobiliser l'être en acte. C'est sans doute depuis ce manque que par cette vacance du vide que l'humain va s'organiser. Mais aussi d'après lui qu'il communique, qu'il a cette nécessité de mouvements psychiques. L'être humain fuit ce gouffre qui au centre de chacun sert de reconnaissance, de lien vers le non soi. Le petit *a* est le noyau d'un vortex. Dans sa topologie borroméen Lacan décrit l'intrication de trois données aux fondements du mental, mais il dessine aussi l'actuel de l'être. Cette topologie est transposable de la genèse du sujet à l'avènement de son présent. Chaque instant de son existence ne peut s'articuler sans ces trois moyens de réel, d'imaginaire et de symbolique.

Selon la formule populaire « l'union fait la force ». Cependant il ne s'agit pas d'unir mais de distinguer deux entités. Deux entités peuvent créer l'ensemble des combinaisons appréhendables par l'esprit humain. Une entité seule ne peut, ni faire, ni être, ni même avoir. Quant à connaître, (et dans l'absolu ici présenté qui n'existe que dans une élaboration théorique qui présuppose déjà une entité 'idée'), comme toute connaissance il y a, de fait, la reconnaissance de soi par la différenciation à un autre (de soi à l'espace, de soi au temps, de soi au non-soi). Il s'agit de la distance au fondement de toute possibilité d'étude, la distinction du 0 et du 1. Ceux-ci figurant par leurs formes les symboles 'des genres vivants'.

De mon point de vue, la théorie psychanalytique se doit de prendre son virage vers la cryptologie. A l'exemple des hiéroglyphes, elle doit décoder les sens des langages par la logique du sens des phonèmes. Cependant le phonème retraduit graphiquement serait-il même dans sa signification invariante ? Ne risquerait-il pas de s'écarter de la logique à démontrer en s'asseyant à la démonstration ? Le réel est fantasme. Fut fantasme de la religion, maintenant fantasme des sciences, des scientifiques. C'est le fantasme qui créer les formes que nous supposons au réel.

De ce fait, la psychanalyse est une croyance, une solution supposée à une question qui n'en finit pas de se formuler. Mais cette formulation en passe par le langage et celui-ci est déjà une réponse au manque princeps. Lacan dira, il est vrai durant l'un de ses derniers séminaires, que le langage est un 'parasite, un cancer'.

Sans entrer dans cette énigme qui serait de savoir si le langage a existé avant l'être, le langage est sans doute la réponse formulée par notre espèce à la fragilité de sa création.

Le langage comme décélération pulsionnelle :

Par l'analyse, il ne s'agit de faire tomber les digues du refoulement et de toutes façons pas sans les redessiner selon les contours d'une autre forme de limites. Le langage 'en' ses limites grammaticales, structurales, permet de contenir le flux du désir vers une jouissance diffusée, diffuse, et cela par les moyens mis en place par 'leslangues'. Et qui, sans doute, se sont structurées en fonction des devenirs sociaux-pulsionnels.

La parole s'affranchit du réel dont elle est issue par le corps. Ainsi la question se pose de la fonction réelle de la syllabe dans la décélération pulsionnelle. Depuis l'image brute de la scène, à la description de celle-ci, il y a ralentissement du pensable. Un passage de la vitesse de la lumière, à la vitesse du son (Y'a-t-il transformation d'une onde en une autre ?). C'est par la durée de la jouissance d'ordre sublimatoire, voire subliminale, qu'il a répartition de la jouissance, donc d'un plus de jouir à ce nivèlement. Il s'agit pour les 'débiles' à penser que nous sommes, de structurer cette décélération pulsionnelle, de l'a structuré par le verbe, le geste, de toutes façons par l'ordre des savoirs.

Ni passé, ni futur dans l'énoncé du disant :

J'avance ici un autre point, une autre écoute possible de ce qui se dit dans le langage de l'analysant. Le sujet quel que soit le temps qu'il emploie et le sujet qu'il aborde, ne peut que s'énoncer lui dans le présent de son énonciation. Les souvenirs sont réactivés pour se présentifier, il ne s'agit que de la réalité de l'état du sujet dans l'instant de son présent.

De plus ce qui pousse le sujet à l'intervention de sa parole, à la réaction face à un énoncé, c'est la reconnaissance, la résonnance inconsciente, de ce qui l'anime par ce qu'il entend et qui oblige son appareil psychique à produire, à se produire dans une prise de parole. Evidemment cette formulation est modulable selon bien des formes de réaction créative qui peut en passer par la triade Freudienne : inhibition, symptôme, angoisse. Triade à laquelle vient s'ajouter les positions de Lacan : émotion, émoi, empêchement, embarras, etc.

Mais quoi qu'il se dise et même si « ce qu'on dit ment », en tous cas dans la vérité supposée du sujet à son dire, le sujet s'érigeant en parole, ne dira que ce qui 'le' traduit, c'est-à-dire ce qui a raisonné en lui de ce qu'il a entendu et qui a été mis en fonction par sa structure. Aussi cette proposition d'écoute par la non écoute d'un passé ou d'un futur n'est-elle pas plus absconde que l'écoute analytique orthodoxe. D'ailleurs elle n'a nullement la prétention dans nier les arguments évolutifs.

Car ce qui compte objectivement dans ces écoutes et dans les prises de positions de l'analyste — je ne peux malheureusement pas ici développer sur l'expression « prise de parole » ou « monopoliser la parole » mais il y aurait à dire sur le fait que les Parlêtre puisent tous, pour user de leur 'temps de parole', à la même source. Comme si celle-ci ne pouvait se distribuer qu'avec parcimonie, presque au compte goutte à chaque fois... — c'est que ce n'est qu'à travers Lalangue et à partir de l'instant immédiat que la structure du sujet est à écouter.

C'est dans cet instant qu'il peut y'avoir un échange d'inconscients et par cette écoute biaiser, par sa grille de lecture que l'analyste applique, du même ordre que celle du diseur de bonne aventure décrit par Freud qui se sert de ses totems pour créer un lien à l'autre. *Le psychanalyse se crée son totem de décryptage dont peu importe l'exactitude de l'école qu'il emploie, ce qui compte c'est l'état psychique qu'il crée chez l'analyste.*⁴³ De ce fait, comme dirait l'autre : *« Une clinique n'a pas besoin d'être éclairée pour être opérante ».*

⁴³ A propos des rapports de Freud à la télépathie souligné par Lacan :

« Que ce soit télépathique ou pas, autrement dit, il s'en fout, la seule chose qui l'intéresse c'est que c'est repris dans le rêve, (...) la télépathie s'est produite comme un reste, résidu de la journée précédente. Il préfère admettre (...) le phénomène télépathique - c'est ça le sens de sa position - que de le faire rentrer dans le rêve. (...) Il préfère mettre la télépathie, la ranger dans les événements courants, à ceci: de la rattacher en rien aux mécanismes eux-mêmes de l'inconscient. (...) Mais il préfère admettre que la télépathie existe à simplement la rapprocher de ce qu'il en est de l'inconscient. Autrement dit, tout ce qu'il émet, tout ce qu'il avance comme remarquable, considérant certains rêves (...): il n'y a eu que repérage du désir. (...) La question peut se poser, et comment ne se poserait-elle pas, si vraiment la structure est ponctuée par le désir de l'Autre, en tant que tel, si déjà le sujet naît inclus dans le langage (...) et déjà déterminé dans son inconscient par le désir de l'Autre, pourquoi n'y aurait-il pas entre tout ça une certaine solidarité ? L'inconscient n'exclut pas - si l'inconscient est cette structure, cette structure de langage - (...) l'inconscient n'exclut pas la reconnaissance du désir de l'Autre comme tel, en d'autres termes le réseau (...) de structure dont le sujet est un déterminé particulier, il est concevable qu'il communique avec les autres structures: les structures des parents certainement, et pourquoi pas à l'occasion avec ces structures qui sont celles d'un inconnu, pour peu (...) souligne Freud, que son attention soit, comme ça, un peu ailleurs. Et le plus fort, ce qu'il souligne, n'est-ce pas, c'est que ce détournement de l'attention, il est justement obtenu par la façon dont le diseur de bonne fortune se tracasse lui-même avec toutes sortes d'objets mythiques. (...) Chaque fois que Freud souligne un fait de télépathie, c'est toujours un fait de cet ordre, à savoir où la prédiction ne s'est nullement réalisée; (...) mais qui par contre laisse le sujet dans un état de satisfaction absolument épanouie. (...) L'intérêt est ceci, que Freud sait très bien souligner, (...) le seul point remarquable de ces faits dits d'occultisme, c'est qu'ils concernent toujours une personne à qui on tient, pour qui on a de l'intérêt. Que l'on aime. (...) Mais ce n'est pas, ce n'est pas en tant qu'on l'aime, parce qu'en tant qu'on

Il y aurait donc un fond commun subjectivable mais pas d'intersubjectivité, élaborable, théorisable, tant que la nature du réel reste irrésolue.

J.-D. Nasio quant à lui parle de « forclusion volontaire du psychanalyste » quand il tente de décrire ce qui pour lui apparaît de son écoute flottante. Cette 'forclusion' est à attendre dans la continuité de son hypothèse de « forclusion locale », et non, selon moi, dans la ligne directe de la forclusion de Jacques Lacan :

« C'est une expression qui désigne l'opération mentale nécessaire pour créer l'état le plus approprié à l'écoute de l'analysant. Qu'est-ce que la forclusion volontaire ? C'est en réalité une intense concentration volontaire du psychanalyste jusqu'à évider son moi de tous les bruits et soucis quotidiens qui l'agitent, et installer le silence en soi. C'est alors qu'au sein de ce silence intérieur, le praticien perçoit en lui des fragments du fantasme inconscient de l'analysant. »⁴⁴

En somme l'inconscient n'existerait que par l'anomalie du sujet à sa fonctionnalité dans le réel ? Que par manque d'élaboration ?

Sinon, que serait-il ? Simple mécanique psychique ? L'inconscient signe donc une certaine anormalité. Qu'il soit de mot d'esprit ou de lapsus, de névrose ou de psychose, chaque manifestation devrait se marquer de cette phrase : « j'ai fait un Un conscient », j'ai pris conscience dans l'après-coup et si celui-ci à une place psychique pour se produire, de ne former qu'une unité, à plus ou moins long instant et sans nécessairement y donner un sens. J'ai destitué ma conscience pour la reconstituer d'Un Autre. Je me suis constitué en Un au delà de toutes barrières sociales.

Mais si il était possible de restructurer cette partie enfouie jusqu'à ce qu'elle n'est plus la nécessité de se manifester, l'inconscient existerait-il encore ? Autrement dit l'inconscient existe-t-il au-delà de ses symptômes ? Cette gymnastique de l'esprit qu'est la théorie de l'inconscient ne prouve t'elle pas que l'inconscient est symptomatique, dans le sens où il est le reflet du besoin que l'humain a de se supporter de raisons ? N'est-ce pas la meilleure parade de l'humanité à la culpabilité inhérente au genre humain, culpabilité dont la psychanalyse postule les racines des mâles ?

l'aime, c'est bien connu, n'est-ce pas, on la rate. On n'y arrive pas. Alors il s'agit tout de même de deux choses, dans ces prétendues informations télépathiques. Il y a le contenu de l'information. Et puis il y a le fait de l'information. Le fait de l'information, c'est à très proprement parler ce que Freud repousse. Il veut bien l'admettre comme possible, mais dans un monde avec quoi il n'a strictement rien à faire. Pour le contenu de l'information, il n'a rien à faire avec la personne dont il s'agirait d'avoir une information. Il a affaire uniquement avec le désir du sujet, en tant que l'amour, ça ne comporte que trop cette part de désir. Ça désirerait être possible. (...) Ce Réel sur lequel on s'interroge à la fin de la Science des Rêves, - et ce qu'il faut dire, (...) c'est que sur les trois de ces dimensions dont il nous dénonce si bien deux, qu'est-ce que c'est pour Freud que le Réel ? (...) c'est justement l'occulte. Et ça l'est précisément en ceci qu'il le considère comme l'impossible. Car cette histoire d'occultisme et de télépathie, il nous prévient, il y insiste, qu'il n'y croit en rien. Comment est-ce que quelqu'un comme Freud a pu poursuivre enfin, avec cette obstination, cette ombre de cet occulte, qu'il considérerait comme à proprement parler d'une cogitation d'imbéciles ? Lisez-le bien et vous le verrez. »

J.Lacan Séminaire 1973-1974 « Les non-dupes errent », leçon du 20 novembre 1973. (Version non publiée).

⁴⁴ J.-D. Nasio in « Les yeux de Laure ». Ed. Payot & Rivages, 2009. p.141.

Un quatrième nœud, une nécessité théorique :

Ainsi donc, si Jacques Lacan ajoute un quatrième nœud au-delà de sa première formulation du 'quatrième' que signifie le nouage des 'Noms-du Père' (séminaire RSI), et joue sur l'équivoque du symptôme et du saint homme, c'est que ce quatrième nœud rétrocède leurs valeurs aux trois autres. *Le quatrième nœud est à la fois le résultat des trois premiers, mais aussi 'l'effet exister' (ek-sister, de ce qui est en dehors de, mais aussi en occitan du préfixe qui est de l'agir immédiat) autant qu'une équation n'existe que par un résultat, même indéterminé. Le symptôme est une jouissance nous dit Lacan. Or il ne peut exister de vie sans jouissance, vie qui en plus d'être un symptôme, peut être régulée dans son intensité par ce biais de la psychanalyse.*

Il n'y aurait dans la psychose selon Lacan pas de symptôme, le réel étant envahi déjà de l'être, il ne peut lui restituer ce qu'il en est de lui. C'est pourquoi ses élaborations borroméennes à quatre ne s'appliqueraient que dans les limites d'un semblant de duperie et être dupe c'est pourvoir se soutenir d'une vérité qui ne serait pas toute la vérité, chose impossible à la psychose. *Le symptôme, et donc le sinthome, n'est possible pour Lacan qu'en tant qu'il apparaît dans un semblant de névrotisation, si je puis dire en tant qu'il est 'dupérisé'.*

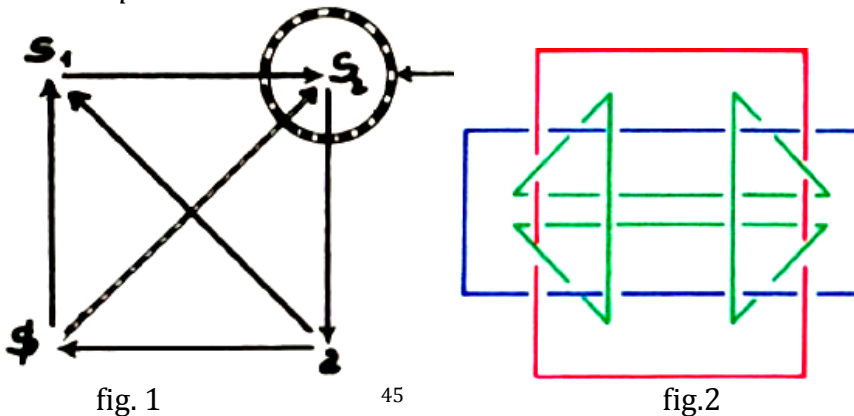


fig.2 : En vert l'imaginaire, en rouge le symbolique et en bleu le réel.

⁴⁵ En ce sens, j'annonce ce que va être, cette année mon interrogation sur l'art: en quoi l'artifice peut-il viser expressément ce qui se présente d'abord comme symptôme? En quoi l'art, l'artisanat peut-il déjouer, si l'on peut dire, ce qui s'impose du symptôme, à savoir quoi ? Mais ce que j'ai figuré dans mes deux tétraèdres : la vérité. La vérité, où est-elle dans cette occasion ? J'ai dit qu'elle était quelque part dans le discours du maître, comme supposée dans le sujet. En tant que divisé, il est encore sujet au fantasme. C'est, contrairement à ce que j'avais figuré d'abord, c'est ici, au niveau de la vérité que nous devons considérer le mi-dire. C'est-à-dire que le sujet, à cette étape, ne peut se représenter que du signifiant indice 1, Si. Que le signifiant indice 2, S2, c'est très précisément ce qui se représente de la, pour le figurer comme je l'ai fait tout à l'heure, de la duplicité du symbole et du symptôme.

S2, là est l'artisan : l'artisan, en tant que par la conjonction de deux signifiants, il est capable de produire ce que, tout à l'heure, j'ai appelé l'objet petit a (Fig. 1). Ou plus exactement, je l'ai illustré du rapport à l'oreille et à l'œil, voire évoquant la bouche close. C'est bien en tant que le discours du maître règne, que le S2 se divise. Et cette division, c'est la division du symbole et du symptôme. Mais cette division du symbole et du symptôme, elle est, si l'on peut dire, reflétée dans la division du sujet. C'est parce que le sujet c'est ce qu'un signifiant représente auprès d'un autre signifiant que nous sommes nécessités par son insistance à montrer que c'est dans le symptôme que un de ces deux signifiants, du Symbolique, prend son support.

J.Lacan Séminaire 1975-1976, « Le Sinthome » leçon du 13 janvier 1976 (Version non publiée).

Le langage, c'est autre partie de nous même, seul capable de cette jonction du spéculaire au spéculatif. *La voix, cette 'un peu plus que la pensée'*, seule capable de rendre des comptes au double de nos miroirs. Déconstruire l'image que l'autre nous a donné de nous c'est accepter ce que cette autre insaisissable qui se présente au monde n'est pas besoin de paraître, mais y soit, à sa place, capable d'y vivre sa vie sans avoir à y regarder consciemment. C'est par la singularité de chacun des dires des Parlêtres, que nous pourrons un jour en décrypter les redondances structurales qui retracent le cheminement de la pensée, au-delà de sa vocation à paraître à l'écoute d'une translocution et qui n'a d'existence que par un langage commun mais toujours fantasmé. Il n'y a de dialogue qu'avec soi, mais que par un autre à notre propre fantasme. Car l'autre, c'est déjà du réel.

« Les chaînes sont dites signifiantes parce qu'elles sont faites de signes, mais ces signes ne sont pas eux-mêmes signifiants. Le code ressemble moins à un langage qu'à un jargon, formation ouverte et polyvoque. Les signes y sont de nature quelconque, indifférent à leur support (ou n'est-ce pas le support qui leur est indifférent ? Le support est le corps sans organe). (...) Aucune chaîne n'est homogène, mais ressemble à un défilé de lettres d'alphabets différents, et où surgiraient tout d'un coup un idéogramme, un pictogramme, la petite image d'un éléphant qui passe ou d'un soleil qui se lève. Tout d'un coup dans la chaîne qui mêle (sans les composer) des phonèmes, des morphèmes, etc., apparaissent la moustache de papa, le bras levé de maman, un ruban, une petite fille, un flic, un soulier. Chaque chaîne capture des fragments d'autres chaînes dont elle tire une plus-value (...) S'il y a là une écriture, c'est une écriture à même le Réel, étrangement polyvoque et jamais bi-univocisée, linéarisée, une écriture transcursive et jamais discursive : tout le domaine de l' "inorganisation réelle" des synthèses passives, où l'on chercherait en vain quelque chose qu'on pourrait appeler Signifiant, et qui ne cesse de composer et de décomposer les chaînes en signes qui n'ont nulle vocation pour être signifiants. Produire du désir, telle est la seule vocation du signe, dans tous les sens où ça se machine [je souligne]. »⁴⁶

A l'exemple de la clinique, le sujet schizophrène n'est pas concerné par son image, pas assez dupe du 'Je' de l'Autre et de ce 'Toi' qui lui désigne ce qu'il doit en penser. Comme en témoigne le saisissement de Freud devant son reflet, le sujet dit 'névrosé', n'a pas non plus l'immédiateté de son double, mais fini par l'investir en l'apostrophant de son désir. Encore et toujours se repose ici la limite des limites.

Certains dogmes psychanalytiques réfutent à prendre la mesure de l'individu par l'indicateur du social. Pourtant les seules limites que nous ayons de jauger de la bonne tenue psychique d'un individu ne peut se faire que par la limite des règles de vie dans la communauté. Ou il faudrait à la pensée psychanalytique rétablir le terme de normalité, terme qui annihilerait sur le champ la pensée analytique. Soit, il n'y a pas de folie, mais c'est bien par l'intégration du sujet parmi les siens que la psychanalyse se peut d'en juger.

Sinon, s'il est vrai que la psychanalyse est entrée dans une période de décryptage sémiologico-phonémique, passant des réflexions de Saussure à l'exemple d'un recueil que l'on nomma « Les mots sous les mots », où il s'interroge sur les incantations secrètes des poètes antiques qui, dissimulées dans leurs odes, s'appliquent à attirer les bonnes grâces des Dieux sur les destinataires de leurs mots. Aux spéculations de Bion qui désignait de la lettre « O » l'origine et de « C » (en français) la connaissance du sujet sur

⁴⁶ Deleuze et Gattari in « L'anti-œdipe » p.46/47. Éd. Les éditions de minuit, 1972/1973.

ses manques 'inné-laborés'. Jusqu'aux théories de Lacan qui de la lettre « I », instilla le regard et l'exhorta à y voir plus clair de ce qu'il en est du voir et de l' « R » du dehors. Il nous faut désormais reconstituer ces tous pour accéder à l'écoute de la clinique du 21^{ème} siècle.

21^{ème} Siècle, où les corps ne se voilent, dans la communauté mondialisée, que de la parade des métaphores et où la nudité ne suffit plus à la dépense pulsionnelle. Siècle des codes, siècles des 0 et des 1. Nous avons passé le cap de la mythique narration des Hommes et nous obligerons la théorie à en déterminer les invariants pour qu'en surgisse une nouvelle vérité. Mais de celle-ci surgira une modification de la matrice sociale, comme il y a plus d'un siècle les théories scientifiques Freudiennes avaient, à n'en pas douter, modifié le sens de la parole et de l'écoute de ses contemporains.

Car chaque modification théorique, chaque fois que nous modifions notre jugement sur un sujet, d'après les pré-requis qu'il nous reste des précédentes élaborations, chaque fois nous modifions le sujet étudié. Il en est de même pour les sciences dites exactes. Souffrons au moins que, loin d'y voir plus nettement, les sciences dites mollement humaines puissent avoir cet atout de se savoir comme non-excluables de l'analyse effectuée. On peut même se demander si, selon ces conditions, chercher ne serait pas s'essayer à trouver, mais se savoir comme modifiant. Si le but non avoué de toutes études n'est pas de comprendre le sujet de l'étude mais de transformer le sujet étudié.

Mais à chaque tour de manivelle que l'humanité se donne pour résoudre les méandres de l'universalité, à chaque tour elle se complexifie en spécialisations, s'éloignant toujours plus de ses origines. L'être humain en se pensant, en pensant son environnement deviendrait-il un peu plus non-humain ? Cet animal à pensées finira-t-il par négliger même de supposer les réponses en se contentant des questions posées ? La somme de tous ses raisonnements engendrera-t-elle une méta-pensée non formalisable en langage articulé ?

Et même si ce n'est aussi ici qu'une duperie de plus de l'esprit, qu'une écoute psychotisée par sa lecture, elle garantie au praticien, au théoricien, l'esprit ailleurs, l'esprit Mushin, seule capable de fournir l'autosuffisance narcissique nécessaire à la seule règle fondamentale qui ne serait être remise en question et qui sans doute définie à elle seule le mieux de la psychanalyse : la libre association partagée.

Un peu plus que des boules ou l'impossibilité d'un métalangage:

« C'est un fait qui m'a été découvert sur le tard, et dont vous verrez ici pour peu que je vous passe ces boules dont, je le répète, j'aimerais les voir revenir, parce que je ne les ai pas, loin de là, pleinement élucidées. Je vais donc, comme je fais d'habitude, vous les envoyer pour que vous les examiniez. »

Alors que mon intention était de terminer ce mémoire par une petite légèreté, il m'est venu une dernière possibilité d'élaboration à partir de ces deux formes géométriques qui me travaillaient depuis longtemps.

Comme il a été impossible à l'Homme de démontrer la courbure de l'espace sans en passer par l'abstraction, il ne lui est pas d'avantage possible de formuler une 'cartographie fiable' de la psyché sans en passer par l'abstraction d'un langage non mathématisé, n'existant aucune possibilité de théorisation qui s'exclurait de la logique même de celui qu'elle tend à démontrer pour en décrire la logique du sens, aussi :

En considérant l'objet petit a comme situé à l'intérieur de ce tétraèdre, et compte tenu de ce que j'ai tenté d'articuler tout au long de ce mémoire, les surfaces situées entre les arêtes de cette figure pourraient signifier chacune les inclinassions du sujet vers les différentes structures psychopathologiques. Il s'agirait d'une représentation spatiale de la psyché dont la place de l'objet fondamental par rapport aux surfaces indiquerait par quelle structure il se signifie.

Pour exemple : Si a est proche de la surface formée par les arêtes I, Σ^s , nous serions plus proche d'une structure névrotique et ainsi de suite...

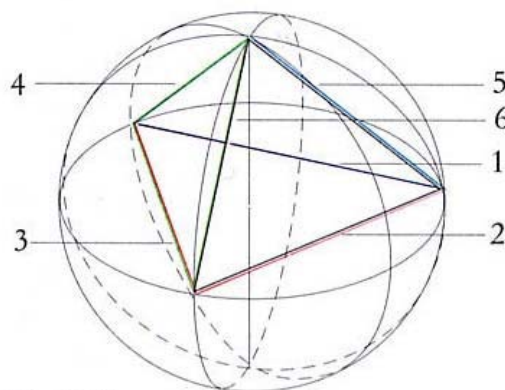


Fig. V-5a

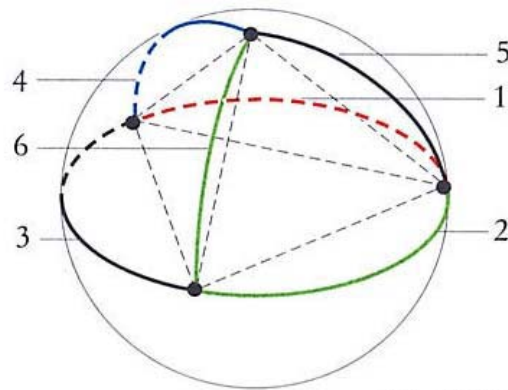


Fig. V-5b

« Ce qu'il y a de fâcheux pourtant, c'est que même dans l'espace, même à partir d'un présumé spatial, nous soyons contraints aussi dans ce cas-là à supporter - puisqu'en fin de compte, c'est nous qui supportons - à supporter la mise à plat. Même à partir d'un présumé spatial, nous sommes forcés de supporter cette mise à plat, très précisément sous la forme de quelque chose qui se présente comme une sphère [Fig. V-5b]. Mais, qu'est-ce à dire, si ce n'est que, même quand nous manipulons l'espace, nous n'avons jamais vue que sur des surfaces, des surfaces sans doute qui ne sont pas des surfaces banales puisque nous les articulons comme mises à plat. A partir de ce moment, il est, sur les boules, manifeste que la tresse fondamentale, celle qui s'entrecroise douze fois, il est manifeste que cette tresse fondamentale fait partie d'un tore. »⁴⁷ Etc., etc., etc., etc.

Résumé et conclusions de ces 'introspections scientifiques' :

La psychanalyse est l'application pragmatique d'une philosophie qui se voudrait agnostique.

Chacun sait ce que Freud pensait de la philosophie, pendant social de la paranoïa. Aussi les termes de 'paranoïa dirigée' utilisés par Lacan et repris par d'autres semblent assez bien concorder avec ce que j'entends par philosophie. La force des choses nous pousse à nous croire un peu tous à notre avènement dans l'attente et donc dans une suspicion du désir de l'Autre. Il s'agirait dans la cure de contenir, dans un premier temps, toutes les sortent de projections (paranoïaques son champ d'applications théorico-nosographique restant assez vaste), puis dans un second temps, après les avoir désinvestie de leurs contenus, de les réattribuer vers d'autres applications psychiques.

Il resterait cependant à préciser, mais j'en laisserai ce soin au lecteur, de la répartition quantitative de la paranoïa du côté analysant et du côté analyste. On peut aisément se dire que l'analyste attend tout autant l'analysant, attend l'Autre, celui qui souhaite son désir et peut-être le fantasme...

Ce qui a été mis en évidence ensuite c'est l'amour réciproque de l'Un à l'Autre. C'est par le ratage de l'amour, amour établi très justement comme impossible, que les êtres peuvent, par leur manque respectif au fondement même de leur mental, s'essayer au langage. Et c'est sans nul doute parce qu'ils s'y ratent qu'ils continuent de s'y essayer. Toutefois ce ratage n'est pas complètement manqué dans son adresse, car s'il est, aucune communication n'est possible. Si ce ratage de l'amour échoue et donc réussi, le sujet, hypothétique, ne se communique qu'à lui seul. C'est pourquoi pour que ce désir de re-co-naissance puisse aboutir à une individuation durable du sujet, il y a épreuves, exercices à éprouver cet amour.

Et c'est parce qu'il n'y pas de juste mot pour décrire ce lien, que le sujet qui s'y frotte va en essayer des formes et que, par ces essais dont les traces réécrivent, il trouvera sa place parmi les autres signifiants.

Toutes ces études ne montrent qu'adresses faites à un autre, placé comme grand, lui-même se référant à d'autres, considérés par lui comme grands, et qui vont faire que l'attention de chacun sera tournée vers ailleurs.

⁴⁷ Lacan Séminaire 1976-1977 « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre ». Leçon du 18 janvier 1977 (Publication hors commerce. Document interne à l'AFI).

La psychanalyse comme model, non unique, de structuration de la capacité d'abstraction. Abstraction sans s'abstraire du model social minimum partageable, où l'affect sans ancrage va être réaffecté par le symbole lettré à une raison identifiable et par la même formulable par le mot. *La psychanalyse est une méta-méthode.*

Donc :

-1. L'objet petit *a* comme vecteur du manque, moteur des relations (sociales), des mouvements psychiques projectifs, introjectifs.

-2. Résultant des premiers investissements objectaux, des digues pulsionnelles insuffisantes donnent délires et projections massives. Des digues, des dérivations pulsionnelles en quantité suffisantes et dont le quantum reste relatif à chaque individu, donnent quantité psychique suffisante pour se qui se fait appeler '*l'intersubjectivité*'.

Par conséquent répondre à la question: la psychanalyse est-elle un art, est-elle une science important peu. Mais poser cette question reste indispensable car elle permet de se questionner sur les mécanismes impliqués dans la technique psychanalytique, voir dans les processus fondamentaux qui régissent nos échanges de pensées. La psychanalyse est science si le sujet la veut science, art s'il la veut art. Elle peut prendre toutes les formes que le sujet qui l'utilise, comme lien entre lui et le réel, veut lui donner. Car la psychanalyse n'existe qu'à travers le support que le sujet lui offre. Qui soutient qui en la matière? Le sujet ou la foi? Sont-ils seulement dissociable?

Notre espèce comme espèce dominante plutôt qu'une autre pour sa capacité individuelle de fantasmatisation. Fantasmatisation dont, à ma connaissance, il n'a pas été démontré 'scientifiquement' qu'elle était partagée, ainsi c'est à chaque individu de se 'fantasmer son réel'. Les sciences créées par l'Homme cherchant ainsi à repousser le moment de l'explication pour prolonger l'instant de la jouissance.

Si la psychanalyse c'est offrir sa permission au désir du sujet de s'octroyer sa part de réel selon ses propres alignements.

Si la psychanalyse c'est d'offrir, par le labeur des serments à soi même dévoilées, cette part d'éternité que peut-être l'ex-sistance.

Si la psychanalyse est la voie de l'Occident à la réponse de la transfiguration millénaire de l'Orient dans sa quête d'élévation du domaine des possibles.

Alors la psychanalyse est bien plus qu'une science et bien moins qu'un art, elle est la narration de l'incommunicable par l'aide du dogme élaboré au hasard.

« Il est sans doute opportun d'attirer l'attention sur un contre-sens éventuel que le terme synchronicité pourrait susciter. Je l'ai choisi que la simultanété de deux événements reliés par le sens et non par la causalité m'apparaissaient comme critère essentiel. J'emploie donc ici le concept général de synchronicité dans le sens particulier de coïncidence temporelle de deux ou plusieurs événements sans lien causal et chargés d'un sens identique ou analogue ; ceci par opposition au « synchronisme », qui ne désigne que la simple simultanété des événements. Ainsi donc la synchronicité signifie d'abord la coïncidence temporelle d'un état psychique donné et d'un ou plusieurs événements extérieurs qui offrent un parallélisme de sens avec cet état subjectif du moment ; l'inverse peut aussi se produire.»⁴⁸

⁴⁸ C.G. Jung in « Synchronicité et Paracelsica », p.43, Ed. Albin Michel 1988.

Le rythme de notre univers nous donne un tempo que nos structures décident de
jouer à leur cadence...

Table des matières

<u>Introduction</u>	3
<u>Chapitre I</u>	6
Bouddhisme Zen	7
Le psychanalyste, Bodhisattva occidentale ?	13
<u>Chapitre II</u>	14
Martialité	15
Une discipline aux règles mimétiques	16
Corps et temps	17
Un supplément des Noms-du-Pères	20
<u>Chapitre III</u>	22
Psychanalyse	23
Théorie des répétitions séquentielles	25
Subversion du sujet par l'intentionnalité	27
<u>Chapitre IV</u>	31
Conclusions provisoires	32
Lacan, de la pensée opératoire à la pensée de l'opération	32
Les petits 'a' des petits autres	36
Le langage comme décélération pulsionnelle	37
Ni passé, ni futur dans l'énoncé du disant	37
Un quatrième nœud, une nécessité théorique	40
Un peu plus que des boules ou l'impossibilité d'un métalangage	43
Résumé et conclusions de ces 'introspections scientifiques'	44
Table des matières	46
Bibliographie	47
Remerciements et dédicace	48

Bibliographie

Carl Gustave Jung :

« Synchronicité et Paracelsica », éditions Albin Michel, 1988.

Daisetz Teitaro Suzuki:

« Introduction to Zen Buddhism », éditions Londres Rider, 1949.

Daisetz Teitaro Suzuki, Erich Fromm, Richard de Martino :

« Bouddhisme Zen et psychanalyse », éditions Puf, 1986.

Gilles Deleuze et Félix Gattari :

« L'anti-œdipe », Les éditions de Minuit, rééditions 2008.

Hans-Georg Gadamer :

« Vérité et méthode », éditions Seuil, 1996.

Jacques Lacan :

-Écrits techniques, Séminaire 1953/54. Leçon I, 18 novembre 1953.

-Le Sinthome, leçon VI du 10 février 1976.

-R.S.I, leçon I du 10 décembre 1974.

(Publication hors commerce. Document de l'Association freudienne internationale).

-Interview au Figaro Littéraire du 29 décembre 1966 par Gille Lapouge (relue par Lacan).

(Source, École lacanienne de Psychanalyse).

-L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre, Leçon II, 14 décembre 1976.

(Version AFI non publiée).

Jean-Jacques Rassial:

« Le sujet en état limite », éditions Denoël, 1999.

Juan-David Nasio:

« Les yeux de Laure », éditions Payot & Rivages, 2009.

Martin Heidegger :

« Être et temps », traduction par Emmanuel Martineau, édition numérique hors-commerce.

Mitsugi Saotome :

« Aïkido, nature et harmonie », éditions Budo, réédition 2006.

Nina Coltart :

« Bouddhisme et psychanalyse », éditions Payot, 2005.

Sami-Ali :

« Corps réel. Corps imaginaire », éditions Dunod, 1998.

Sigmund Freud :

« Psychologie des masses et analyse du moi », éditions Puf, ocp volume XVI.

Remerciements :

Je tenais à remercier Monsieur Jean-Paul Mouras de m'avoir accepté dans son séminaire et Monsieur Partick Guyomard d'avoir accepté d'être co-jury durant ma soutenance.

Merci également à Madame Virginie Catoni, des éditions Dunod, dont le hasard a voulu m'accorder la rencontre. Sa générosité m'a permis de découvrir des auteurs qui m'étaient inconnus, certains figurent dans ce mémoire.

Enfin, merci à Monsieur Patrick Valas sans qui je n'aurais pas pu avoir accès de façon aussi détaillée à l'ensemble de l'œuvre de Jacques Lacan. Et sans qui la possibilité même de formuler mes demandes à un Autre ne m'aurait pas été possible...

A la mémoire de Jean-Michel Mérit qui n'a pas pu, malgré des années d'études martiales, canaliser l'esprit qui l'animait et qui l'a poussé à nous quitter trop tôt. Qu'il nous serve d'exemple et nous rappelle que c'est par la diversité des enseignements que tout sujet peut acquérir une sérénité durable en ce monde.